

LES ALIBERT du MEDOC

Xavier ALIBERT-FONSALE et J.P. de VIVIE

Notre famille Alibert en Médoc.

Les cinq sœurs Alibert se sentaient profondément médocaines. Elles étaient nées en Médoc et y avaient vécu leurs premières années dans le Château Belgrave, 5° grand cru, alors que les Alibert occupaient une place importante dans cette région. En fait elles n'étaient médocaines de souche que par les Liquard, Seguin, Croizet, Bonnefous, tandis que les Alibert étaient de Castelnau-dary, les Lapierre, Carrère, Abadie du Béarn. Ceux-ci avaient quitté des régions pauvres pour l'Argentine, Cuba puis le Médoc.

Les Alibert sont devenus médocains lorsque Constant épousa en 1848 Alida Liquard, de vieille souche médocaine. Il l'avait connue à Ax les Thermes dont il était le médecin. Leurs enfants épousèrent des Carrère, dont le père était un béarnais et la mère, fille d'un Lapierre béarnais arrivé en Médoc lors de « l'âge d'or », qui épousa en 1830 une Croizet, de vieille famille médocaine. Ces familles entre 1830 et 1945 eurent beaucoup de propriétés: à St. Laurent, Balac et Belgrave; à Patiras, Valrose, la Trinité, la Sirène; à St. Estèphe: Morin, Les Ormes de Pez; en Haut Médoc: le Mouva; quelques immeubles à Pauillac, et, en outre, des situations d'influence: un médecin, un Conseiller Général, le Trésorier du Syndicat des Grands Crus, un fondateur et Vice-présidente du Crédit Agricole de la Gironde, un négociant, trois banques, des pilotes de Pauillac.

SOMMAIRE

LES ALIBERT du MEDOC.....	1
- AIEUX DE MARCEL & MADELEINE ALIBERT.....	3
JEAN ALIBERT 1790 / 1847 et THERESE PUJOL 1800 / 1886	4
Les archives familiales contiennent:.....	4
UNE CORRESPONDANCE	5
LE PATRONIME DES ALIBERT.....	5
LE LAURAGAIS et CASTELNAUDARY.....	5
JEAN : JEUNESSE et ARMEE	6
JEAN : SON METIER	8
JEAN : MARIAGE	8
JEAN & THERESE : LEURS FILS.....	9
DECES de JEAN	9

THERESE et leur fille	10
DESCENDANTS DE CONSTANT ALIBERT 1820-1882 x ALIDA LIQUARD 1823-1910	11
CONSTANT ALIBERT 1820/1882 & ALIDA LIQUARD 1823/1910.	14
Constant est né le 17 mars 1820 à Castelnau-dary,.....	14
CONSTANT ETUDIANT	16
DECES DE JEAN ALIBERT 23 MAI 1847	17
THERESE PUJOL VEUVE DE JEAN ALIBERT.....	17
MARIAGE DE CONSTANT & ALIDA LIQUARD 22 MARS 1848, EN MEDOC.....	18
AX LES THERMES	19
D'OCTOBRE à AVRIL CONSTANT à ST CHRISTOLY MEDOC.....	20
CHATEAU MORIN SAINT ESTEPHE	21
MARIAGE D'ISABELLE SA FILLE & PAUL BRETON	22
FRANCOIS ALIBERT fils de CONSTANT & ALIDA	24
PAUL ALIBERT FILS DE CONSTANT & ALIDA.....	28
CLET MEDECIN DE LA MARINE MARCHANDE	30
Ainsi prend fin l'histoire d'Alida et Constant.....	31
MARCEL ALIBERT 1862-194136 MADELEINE CARRERE 1874-1938.....	32
1881 LE SERVICE MILITAIRE.....	35
1892 MADELEINE CARRERE	37
1893 MARIAGE DE MARCEL ALIBERT & MADELEINE CARRERE.....	37
1898 BELGRAVE	38
note de Geneviève Alibert-Faugère-Gayde.....	40
1914 LA GRANDE GUERRE	41
note de Geneviève Alibert-Faugère-Gayde.....	42
1927 BORDEAUX – CAUDERAN , AVENUE CARNOT.....	43
MORT DE MADELEINE CARRERE par CECILE A. FONSALE.	45
MEMOIRES de JANE ALIBERT-BOISSARIE 3° éd 2005/XF62	48
MES SOUVENIRS.....	48
AUGUSTE CARRERE EN PARTENCE POUR LA HAVANE.....	49
MES SŒURS, MES PRMIERES ANNEES, ONCLE CLET MON PARRAIN.....	50
BELGRAVE , AU JOUR LE JOUR.....	52

MARIAGE à BELGRAVE : CECILE AVEC HENRI FONSALE	58
Cécile, à Belgrave, se préparait à son mariage avec Henri Fonsale	58
BELGRAVE AU JOUR LE JOUR (suite).....	59
HENRI ALIBERT (1897-1937).....	61
HENRI PILOTE DE GUERRE	61
MARIAGE ET DISPARITION.....	62
DENISE ALIBERT IMBERTI.....	63
DERNIER VOYAGE PAR AMIE SMITH CHABRIER.....	63

DATES DU XIX° SIECLE:

1804/1814 1°EMPIRE NAPOLEON
 1814/1815 RESTAURATION LOUIS XVIII
 1815 CENT JOURS
 1815/1830 RESTAURATION LOUIS XVIII /CHARLES X
 1830/1848 GUERRE CIVILE LOUIS PHILIPPE
 1848/1852 REVOLUTION II° REPUBLIQUE
 1852/1870 2° EMPIRE NAPOLEON III
 1870/ GUERRE DEFAITE III°REPUBLIQUE

- AIEUX DE MARCEL & MADELEINE ALIBERT

J.P. de Vivie a recensé près de 250 descendants de Louis Alibert, arrière-grand-père de Marcel.

LOUIS ALIBERT
 GERMAIN ALIBERT 1722/
 1753/1842 MARIANNE MALEVILLE
 JEAN ALIBERT X 1777
 1790/1847 GUILLAUME BARREAU
 PAULE BARREAU
 MARGUERITE
 1756/1843 BONNEFOUS
 CONSTANT
 ALIBERT VINCENT PUJOL
 1820/1882 CONSTANTIN PUJOL
 1766/ MARIE LAPERSONNE
 THERESE PUJOL
 1800/1886 MICHEL PASSIOS

JEANNE PASSIOS
GERMAINE MAILHOL
MARCEL JACQUES LIQUARD
ALIBERT PIERRE LIQUARD 1757/
1862/1941 1802/1879 MARIE LAUMONIER
ALIDA
1772 LIQUARD
1823/1910 JEAN SEGUIN
JEANNE SEGUIN
1800/1877 APOLLONIE LUSSAC
JEAN CARRERE
JOSEPH CARRERE
LOUIS JEANNE TUZO
CARRERE
1837/1909 ROSE GAY ABBADIE
MADELEINE DOMINIQUE LAPIERRE
CARRERE JEAN BAPTISTE
1874/1938 LAPIERRE ANNE TUJAGUE ANNE
1802/1883 LAPIERRE JACQUES CROIZET
1839/1878 PETRONILLE CROIZET
1806/1898 JEANNE BONNEFOUS

Xavier Fonsale 02/07/05

JEAN ALIBERT 1790 / 1847 et THERESE PUJOL 1800 / 1886

Xavier Fonsale, juillet 2005

Les archives familiales contiennent:

Actes de baptême de Paule Barreau, de Jean Alibert, Actes de naissance de Thérèse Pujol,

Actes de mariage de Germain et Paule Barreau, de Constantin Pujol et Jeanne Passios, de Jean Alibert et Thérèse Pujol,

Etat des services de Jean et PV de son élection Capitaine de la Garde Nationale,

Actes de décès de Jean Alibert, de Thérèse Pujol,

Notes de Constant Alibert sur sa famille et le décès de son père, Jean Alibert.

2 Une rue proche porte son nom. Il était né en 1820 comme Constant.

3 Son portrait ressemble à ceux de Constant et Marcel.

Jean Alibert est le grand-père de mon grand-père, Marcel. Il est le plus ancien de nos aïeux que nous puissions connaître, et, nous le connaissons assez bien grâce à sa correspondance, aux nombreux actes d'état civil et aux notes de son fils que nous possédons¹. Il appartenait à une famille d'artisans du Languedoc.

UNE CORRESPONDANCE

De septembre 1837 à juin 1843, soit durant les sept années d'études de son fils Constant à Montpellier et Paris, Jean Alibert écrivit une centaine de lettres pouvant aller jusqu'à deux grandes pages et plus. Il en écrivit jusqu'à deux par mois en 1839 !

La lecture de ces lettres est fastidieuse à cause des nombreuses répétitions, mais elle est passionnante par les informations sur les conditions de vie de cette famille et sur la personnalité de l'auteur.

L'on peut se demander pourquoi Jean a écrit tant de lettres, si onques, et avec beaucoup de répétitions. D'autant qu'il se plaignait du coût de la Poste, et que. lui comme Constant les confiaient souvent à des relations . Serait-ce que. durant les soirées, c'était pour lui une distraction ? ou qu'il était obsédé par ses difficultés financières, par ses ambitions pour ses fils ? ou qu'il avait des commissions à faire faire, des relations à entretenir, des envois de tissus ou de vêtements à accompagner, du linge sale à demander ou renvoyer propre ? Presque toutes parlent d'argent envoyé ou à retirer chez un tiers.

Le fait est que pour ses fils Constant et Charles, il devait être pénible de se voir répéter inlassablement de travailler, d'économiser, et d'avoir à écrire eux-mêmes aussi souvent et longuement. Leurs lettres étaient lues par « tous »: Parents, grands-parents, voire oncles, cousins ou amis.

LE PATRONIME DES ALIBERT.

Selon les estimations 3185 personnes portaient le nom Alibert au 01/01/2004: Ce nom figure au 1946e rang des noms les plus portés en France. Il viendrait de l'arabe "Ali Bec ».

Il est très répandu en particulier en Quercy et Languedoc sans que des rapports familiaux puissent être établis.

Parmi les Alibert connus, il y eut au XX^e siècle un chanteur marseillais de l'entre deux guerres (Henri)

un ministre de Pétain (Raphaël),

au XIX^e siècle: un grand dermatologue de l'hôpital St. Louis (Jean-Louis2),

l'inventeur d'une mine de graphite en Sibérie (Jean-Pierre3).

Notre cousin Louis, officier et poète, écrivit un journal de campagne, « Méhariste 1917-1918 », et

son fils Roland mourut au combat à 27 ans, comme Lieutenant de Falconet, et fut nommé « Compagnon de la Libération ».

LE LAURAGAIS et CASTELNAUDARY

C'est à Castelnaudary que Germain, le père de Jean, s'était établi comme boulanger..

Castelnaudary (11400), est à 11kms de Montferrand (11320) et 30kms de Villefranche de Lauragais(31290). De Castelnaudary à Carcassonne, il y a

41kms, et à Montpellier, 200kms. Le seuil du Lauragais sépare le bassin atlantique et le bassin méditerranéen. Il communique avec deux mondes, sans compter celui du Massif central.

Castelnau-d'Orbieu avait alors 10.000 habitants et était un port au milieu du Canal du Midi, chef d'œuvre du XVII^e siècle qui relie l'Atlantique à la Méditerranée. Son importance était grande avant que le Chemin de fer lui enlève beaucoup de trafic en 1859. Une barque de poste tirée par deux chevaux, mettait 6h30 de Castelnau-d'Orbieu à Carcassonne. C'est à Castelnau-d'Orbieu que se trouve la réserve d'eau du canal qui forme un grand lac, sur lequel on patinait durant l'hiver rigoureux de 1842..

NOMBREUX sont les faits divers, parfois dramatiques survenant dans cette petite ville, et que Jean rapporte à son fils :

« Eugène Jean Jean élève de pharmacie de Mr. Toussaint est mort. Je n'ai pas de place pour te donner des détails sur cette fin tragique. Je te dirai seulement qu'il s'est pendu dans la cuisine. »

« Combette se conduit bien mal avec ses parents : dernièrement, il s'est battu avec son frère, il y a deux jours qu'il a rossé sa mère et menacé son père qui l'a dénoncé à la justice... »

« Louis Combette s'est engagé, il est parti pour Lille... Je crois qu'il débarrasse bien son père. »

« Une nouvelle faillite vient de mettre notre ville et les environs dans la consternation : Mr. Crouzet, notaire ne paye plus »

« Le chef de la famille Borrely, qui reste en face de la maison de ton oncle Delord, a été arrêté par la gendarmerie »

« Comme notre cordonnier et facteur entra lundi chez Mr. Jammes pour lui remettre ses lettres, il ne le trouva pas dans son bureau, et, voyant un sac d'argent de 1100Frs, il le prit, l'enferma dans sa boîte aux lettres et l'emporta... Chacun dit qu'ayant la faculté d'entrer partout pour remettre les lettres, ce ne doit pas être son coup d'essai, ce qui est probable. On le retira donc à la maison d'arrêt pour être jugé correctionnellement. »

« Notre sous-préfet, mon ami, a été destitué sans connaître la cause de sa disgrâce..... »

JEAN : JEUNESSE et ARMEE (Sommaire)

Jean a été baptisé le 9 janvier 1790 à Castelnau-d'Orbieu, au tout début de la Révolution et son parrain était Jean Falcou, perruquier, beau-frère de Germain son père.

Germain Alibert était boulanger⁴. Il était le fils de Louis, maréchal-ferrant à Montferrand et de Paule Barreau fille de Guillaume, tailleur d'habits à Villefranche de Lauragais qui se sont mariés à Castelnau-d'Orbieu le 8 juillet 1777. Ils ont eu deux filles, Marie-Anne Amalric et Caroline Delord et un fils, Jean. C'est avec Jean qu'ils vécurent et moururent.

L'école dans une petite ville, ne durait guère en ce temps. Jean savait donc lire, écrire et compter lorsqu'il devint jeune apprenti boulanger

chez son père. Mais, cela ne suffisait pas à son ambition et il en garda la volonté ardente d'avoir des fils diplômés.

Sa formation fut complétée, comme pour tant de jeunes garçons par l'armée. A 21 ans, en mai 1811, il fut appelé dans celle de Napoléon I. Il y passa six ans et quatre mois. Il fit campagne en Italie, comme fantassin, fut vite promu en grade et nommé sous-lieutenant fin 1813. Il fut blessé à la jambe en mars 1814, quelques jours avant l'abdication de Napoléon I, et libéré en septembre 1815 avec une « demi-solde », pour dix ans, mais, semble-t-il, sans la moindre décoration. A part ces quelques informations, six ans de la vie d'un jeune homme au service du pays, comme celle de tant d'autres, est tombée dans l'oubli total. Est-il resté en Italie? A-t-il bataillé ailleurs ? Nul ne saura d'autre qu'il a été un « bon soldat » puisqu'il a été promu régulièrement et a fini officier. Lors de sa libération, il avait vingt-cinq ans, et, il est probable que. la rude école militaire l'a marqué et n'est pas pour rien dans l'exigence qu'il manifestera avec ses fils.

De retour chez ses parents à Castelnau-d'Àuby, il y prit un emploi de caissier, mais, lors de son mariage en 1819 sa situation est toujours déclarée « sous-lieutenant en non activité ».

C'est évidemment à ce titre qu'il fut choisi pour être Capitaine de la Garde Nationale, institution dont il est utile de préciser l'histoire. Ce corps militaire citoyen à vocation de défense urbaine fut créé en 1789. Très révélatrice des opinions publiques locales pendant la Révolution, la Garde nationale fut ensuite préservée par les Constitutions du Consulat et du premier Empire, par les chartes de 1814 et 1830, la Constitution de 1848 et celle du second Empire. Cette permanence inscrivait la Garde nationale, dont le rôle militaire et politique fut largement contrôlé par les pouvoirs successifs, dans une fonction symbolique de la continuité du peuple en armes pour défendre la Nation constituée. Mais cette continuité fut aussi celle de l'ambiguïté propre à l'institution: en 1830 et 1848 comme en 1871, la Garde nationale fut l'âme des révoltes et inversement, elle constitua, en 1832 ou en juin 1848, l'arme de la répression. Malgré l'ironie de Stendhal qui y voyait le symbole même de la vanité, la Garde nationale fut ainsi l'une des institutions qui marquèrent la continuité révolutionnaire, dans toute sa contradiction, durant le XIXe siècle. Tout indique cependant que. Jean resta bonapartiste et ménagea les autorités en place.

Ce poste de Capitaine de la Garde Nationale peut lui avoir facilité des relations notamment avec le Sous-préfet. Il est vrai que Jean, comme son père, voyait aussi beaucoup de monde d'abord comme boulanger, puis sur les marchés où il vendait des toiles de meunerie. Quelle qu'en soit l'origine, l'importance des relations dans la vie de Jean est très remarquable, et, elles occupent énormément de place dans sa correspondance.

Les artisans étaient socialement supérieurs aux paysans. Germain céda sa boulangerie en 1812, à 60 ans

Selon son Etat de service, il fut blessé à Monzambo où le pont sur le Mincio fut l'objet de batailles importantes bien avant et après 1814. La Lombardie était en insurrection, il y eut sans doute quelque combat sur ce pont.

Une curieuse institution y a joué aussi un grand rôle, c'est la Société Saint-Antoine. Il semble que c'était un groupe d'habitants de tous âges et que, les jeunes y formaient une chorale qui chantait notamment aux offices religieux. Jean, dans ses lettres, rappelle souvent à ses fils les vœux de cette société pour leur avenir, et leur impatience d'avoir de leurs nouvelles.

JEAN : SON METIER.

Le poste de caissier que Jean occupait ne lui suffisait évidemment pas, et, il en a cherché d'autres, tout en pratiquant le commerce de toiles de minoterie, qu'il vendait sur le marché. Par ailleurs, son courrier parle souvent de fourniture de tissus et vêtements dont il s'approvisionnait sans doute chez son beau-père, tailleur. Cela peut expliquer les grosses pertes dues à des impayés, dont il s'est beaucoup plaint, et qu'il ait longtemps cherché un emploi, qu'il ait eu du mal à payer les études de ses fils, lorsque il voulut les envoyer à Montpellier au Collège Royal.

Les Alibert avaient aussi une vigne suffisante pour leur consommation; mais rien n'indique qu'ils aient eu plus de terre et de culture.

JEAN : MARIAGE

Jean avait 29 ans lorsqu'il épousa à Villefranche de Lauragais, Thérèse Pujol qui en avait 19

Elle avait été baptisée le 6 septembre 1800 à Villefranche. Son père était Constantin Pujol, notaire, et sa mère Jeanne Passios, fille de Michel, négociant. Ils s'étaient mariés à Villefranche le 6 février 1793. Durant son mariage, Thérèse revint souvent chez ses parents pour les soigner.

Jean et Thérèse eurent quatre enfants : [Notre aïeul, Constant en 1820](#), Charles en 1824, une fille en 1830, « idiote » et morte en 1834, et Marie en 1840. Ce dernier enfant, vingt ans après le premier ne fut pas aisément accepté, et une émouvante correspondance en est l'objet. Une servante fut embauchée et une nourrice prit l'enfant en charge pour des mois.

« L'affaire redoutée n'est que trop vraie : Ta mère est enceinte d'environ six mois⁷. Cet état la peine beaucoup. Elle ne passe jour sans pleurer, et ne cesse de dire : Que diront les enfants à leur retour. Elle craint que vous ne l'aimiez plus, et que vous n'aimiez pas l'enfant qu'elle porte. J'ai beau lui dire le contraire, je ne puis la consoler. Je vous engage tous les deux à lui écrire une lettre tendre à ce sujet afin de la tranquilliser. C'est un service que je vous demande. Je compte que vous me le rendrez »

Conscient que cette naissance peut lui imposer des charges qui lui rendraient impossible de financer les études de ses fils, Jean prit des mesures :

« Pour l'enfant qui va naître, qu'il soit mâle ou femelle, voici ce que j'ai le projet de faire s'il est bien constitué. Il y a une assurance contre la vie qui les assure jusqu'à l'âge de 21 ans. Pour que rien ne soit changé à nos projets d'avenir, avant la fin de sa première année, je le ferai assurer pour une somme de 20 000Frs. Cela me coûtera 140Frs par an. ».

JEAN & THERESE : LEURS FILS.

Jean a manifesté beaucoup d'affection à ses fils. et un intérêt passionné pour leurs études et leur avenir : « La charge est lourde pour moi, tu le sais ; mais je la supporte avec plaisir, persuadé qu'un jour je jouirai de te voir dans une position au-dessus de la mienne.. »

Constant n'a pas réussi aussi bien qu'espéré : il a échoué au concours de l'internat à Paris, et, faute de mieux a démarré sa carrière de médecin à Castelnau-d'Orbieu. Mais, il a choisi tôt sa voie et l'a suivie avec sérieux, puis a élargi sa clientèle par le thermalisme qui était alors une activité importante.. Jean aurait été bien exigeant s'il n'avait pas été satisfait du résultat de ses sacrifices financiers pour son fils ainé qui a eu une bien belle vie.

Par contre, avec Charles il a eu de grandes déceptions. Charles était apparemment doué pour les mathématiques. Au lieu de le pousser dans cette voie, Jean l'a mis très jeune en stage sans paye chez un avoué, puis a envisagé de le lancer dans le commerce, pour finalement le mettre en pension à Paris dans une classe préparatoire à Polytechnique ou St. Cyr, alors qu'il avait déjà manifesté qu'il avait « la tête chaude » et qu'il était faible notamment devant les tentations du jeu et de l'alcool.

Charles, malgré ses dons reconnus par ses maîtres, ne put fixer ses ambitions sur une école : il échoua aux concours, revint à Castelnau-d'Orbieu faire du « commerce », et fut tué en duel.

En 1837, il renonça à être candidat à Paris dans une librairie parce qu'elle est dans l'opposition, et en 1839, il tenta d'être nommé directeur des diligences.

DECES de JEAN

Peu avant le retour de Constant à Castelnau-d'Orbieu, son grand-père puis sa grand-mère moururent, octogénaires l'un et l'autre.

Leur longévité exceptionnelle pour l'époque, a imposé à leur belle-fille une charge qu'elle eut bien du mal à supporter, d'autant plus que sa belle-mère était devenue aveugle. Leur mort libéra les pièces que Jean fit aménager pour Constant.

Pour Jean, le bonheur d'avoir son fils avec lui ne dura guère, car il mourut le 23 Mai 1847, âgé de 57 ans.. Constant l'assista durant ses dernières heures. Il diagnostiqua une anurie, et fit un long compte-rendu qui finit comme suit:

Le 23 mai, à six heures du soir, mon père demande à se lever; il s'appuie sur mon épaule, marche, et, au moment où je l'assoie sur une chaise longue, il se plaint d'un vertige, la moitié de la figure se paralyse et il survient ce sommeil qui suit les attaques d'apoplexie. Je crus à une hémorragie cérébrale, mais un instant après, mon père avait repris ses sens, il causait librement, avec un peu de délire, cependant.... Mes frères pratiquèrent immédiatement une saignée abondante...mon père causa quelque temps encore, mais la respiration devint plus ample et plus rapide, sans râle, d'un instant à l'autre ; le corps se couvrit d'une sueur froide, les extrémités se refroidirent un peu, et, mon père qui avait conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, pencha la tête à gauche, fit deux larges inspirations et mourût le 23 Mai 1847 à huit heures trente deux minutes du soir, entre les bras de ma mère et les miens.

THERESE et leur fille.

A la mort de son mari, Thérèse n'était âgée que de 47 ans, et avait encore une quarantaine d'années à vivre..

Thérèse avait perdu une fille âgée de quatre ans que l'on disait « idiote » Elle avait fait des séjours à Montpellier pour s'occuper de Charles, ce fils qui lui a donné tant de soucis. Pendant des années, elle avait nourri et soigné quotidiennement ses beaux-parents.. Elle était aussi souvent allée à Villefranche soigner ses parents lorsqu'ils étaient malades. Jean écrivit alors à Constant pour souligner la nécessité de veiller à l'héritage :

« Maman est arrivée hier de Villefranche où elle a passé quatre jours auprès de sa sœur aînée qui est malade d'un froid à la tête. Elle y a vu son père⁸ qui lui a fait bon accueil...Il se fait vieux car il a 73 ans et il a besoin que ta mère le voie souvent pour qu'il ne fasse pas des dispositions en faveur de ses autres filles qui sont toujours à ses trousses. Aussi ta mère ira chaque mois...Et toi, chaque fois que tu as l'occasion fais une lettre pour lui.. Ton parrain t'aime beaucoup, il en a donné des preuves à ta mère dans la conversation qu'elle a eu avec lui. Il faut le tenir dans ces dispositions. »

De son long veuvage, nous ne savons presque rien
Elle mourut en 1886, avec ses voisins comme témoins, et vécut donc probablement seule durant des années après le mariage de sa fille Marie vers 1860. Celle-ci veuve quelques années après son mariage avec Jacques Rieu, épousa son beau-frère Bonaventure Rieu qui fut assassiné. Elle se remaria alors avec Galibert dont elle eut un cinquième enfant. Elle vécut en Languedoc, et renoua tardivement avec son frère Constant qui n'avait pas approuvé ses remariages, mais reconnut que son dernier beau-frère était le meilleur.

L'on est surpris par le nombre de drames qui ont ponctué la vie de nos aïeux durant ce siècle. Les extraits de lettres qui suivent les évoquent parmi les soucis permanents d'argent. Ces lettres témoignent du dévouement obscur d'une femme et du courage émouvant d'un homme durant un demi-siècle de guerres et de révolutions, courage qui lui a bien mérité l'affection de son fils, Constant, et qui a été récompensé puisque celui-ci « eut une vie meilleure que son père »..

Fin

**DESCENDANTS DE CONSTANT ALIBERT 1820-1882 x ALIDA LIQUARD
1823-19109**

(mariés signalés par x, divorcés ou séparés par /, décédés par + ou les dates, enfants par f ou g)

1-ISABELLE 1849-1940 x Paul Breton 1836-1912+-8 fils

2-GENEVIEVE 1851-1861 sp

3-FRANCOIS 1854-1905 x Celina Serre+-1f-1g

4-PAUL 1857-1937 x Marie Carrère 1864-1945

41-Yvonne 1889-1984 x Antoine Lanneluc-Sanson+

411-Adine x Guy de Vivie de Régie+

4111 + Bernard

4112 Jean-Philippe x Marie-Claude Courtier- 2f-3g

412- +Yves x Christianne de Vivie de Régie-2f

413-+Simone sp

42-Marguerite 1892-1972 x Jean Sidaine+

421-Maxime +sp

422-Marguerite sp

43-Paule 1898-1974 sp (Paulette)

5-MARCEL 1862-1941 x Madeleine CARRERE 1874-1938

51-SIMONE 1894-1982 x Leonard B. Smith +

511+Marcel x Emilie Bera

5111Winthrop x Claire de Tarr-2f

5112 Leonard(Lennie) x Diane

512 +Amie x Jacques Chabrier+

5121Yvonne

513 Denyse

514 Leonard x Eugénie Tetreault+

- 515 Simone (Monette) x Clay Stephens+
 5151 James
 5152 Clay x Jodie Browning-2g
 5153 Paul x Kristine Berger-2f
 5154 Alexandra x Dan Henderson
- 52-MARCELLE 1895-1991 x Edouard Faugère+
 521 +Michel x Ginette Isnard
 522 Geneviève x René Gayde
 5221 Jean x Claudette Gasc-1f-2g
- 523 Madeleine x Paul Le Moal+
 5231 Luc x Isabelle Vernazobre-3f
 5232 Geneviève x Pierre Veyrié-3g
 5233 Claire x Alain Demanche-1f-2g
- 524 Françoise x André Bourdila
 5241 Odile x Jean Pierre Brassine
 5242 Anne x Hervé Nicodème-3f-3g
 5243 Bernard x Isabelle Créachminec-3g
- 525 Guy x Anne Marie Charlaix
 5251 Béatrice x Dominique Louis-1f-2g
 5252 Anne x Jacques Lanarés-1f-1g
 5253 Benoît 1g
- 53-Henry 1897-1937 x Margitt Ebbesen sp+
- 54-CECILE 1898-1991 x Henry Fonsale+
 541 Claude x Odile Daurel
 5411 Benoît x Catherine Szabo-2f-1g
 5412 Chantal x Louis Duvaux-1f-1g
- 542 Xavier x Céleste Cusachs
 5421 Brigitte /Jean-Marc Mandalian-1f
 5422 Hélène /Dominique Brigand 2f-1g
 5423 Philippe+
 5424 Christine x Robert Rogerson-1f
- 543 Hélène x Guy Teisseire+
 5431 Gilles x Antoinette Trousselier-3f
 5432 Luc+
 5433 Denis x Nathalie Marsan
 5434 Hervé x Jacqueline Guilhem-3g
 5435 Anne / Didier Garros 3g
 5436 Nathalie x Loïc Triaud-1f-2g
 5437 Sandra x Jacques Antoine Darricau-2f-3g
- 544 Mariejo / Dan Eastmann+
- 545 Jean-Marie+ x Monique de Fonrocque-Mercié
 5451 Patrick x Brigitte Epitalon-1f
 5452 Bruno x Nathalie Prost-2f-1g

5453 Didier x Béatrice Braize-3g
5454 Stephane x Florence Pichon-1f-3g

546 Cilia+

547 Odile x Vincent Gautret
5471 Laurent x Laurence de Labarre-2f-1g
5472 Eric x Laurence Tisserond-3f-1g
5473 Anne x Franck Varesano-2f

5474 Emmanuel x Charlotte Nioré-1g

548 Béatrice x Patrick Maxwell+
5481 Marie x Jean Christophe Emeri-1f-2g
5482 Aimée x Frederick Dain-1f-2g
5483 James x Sophie Chambarière-1f-1g

55 JANE (Nénette) 1903- 1995 x Jacques Boissarie+
551 +Christian x Marie Paule Amanieux
552 Dominique
553 +Maylis x Robert Kuehn+
5531 Nathalène x Jean Pierre Mallot-2g
5532 Emmanuel x Imilde Gaspar-1f-1g

554+Denyse x Marc Gilbert+
5541 Marielle x Ibrahima Cissé - 1g
5542 Yann

555 Francis x Marie Letouze
5551 Jacques x Maria de La Calle - 2 f
5552 Xavier x Séverine Enjolras-1 f
5553 Gilles +
5554 Lionel

556 Maurice x Gladys Szabo-1f-2g

56-DENISE 1908-1934 x Jean Imberti+
561 François x Nicole Cuchet
5611 Frédéric x Catherine Tézier-3g
5612 Olivier x Magali de Brassier de Jocas-4g
5613 Isabelle x Pierre de Buttet-4f
5614 Guillaume x Sarah Christian Mueller-1f-3g

562 Claude x Edith Lecoq

563 +Mariella x Jean de Loriol+
5631Yann x Marie Lise Locqueneux- 1f-2g
5632 Eric x Béatrice Porte-3 f-1g
5633 Bénédicte/Gilles Bissuel-2f-2g
5634 Hugues / Véronique Delmas-1f-2g

FIN

(mariés signalés par x, divorcés ou séparés par/, décédés par + ou les dates, enfants par f ou g)

CONSTANT ALIBERT 1820/1882 & ALIDA LIQUARD 1823/1910.

01/06/05

« Je prie mes enfants d'associer dans un même sentiment de gratitude et de respect la mémoire de mon père et celle de mon grand-père. L'un et l'autre ont eu la même vie, toute de probité, de travail et de dévouement, et, le même souci d'en léguer l'exemple à leurs enfants." »
Marcel Alibert. #1938/41

La vie de Constant Alibert ne serait guère connue s'il ne restait pas une étonnante correspondance reçue de son père et échangée avec d'autres: étonnante par son volume de plusieurs centaines de pages, par le talent d'écrivain de Constant, et par la miraculeuse sauvegarde que lui ont assurée ses descendants.

Puisque selon Buffon: « Le style, c'est l'homme », ces textes éclairent évidemment la personnalité de leur auteur. Son histoire est celle d'un provincial chrétien de famille pauvre qui manifesta une grande curiosité, écrivit beaucoup, fut viticulteur, banquier, et surtout un médecin dévoué, un mari et un père modèles. Il fut un homme très courageux et aussi un travailleur acharné qui écrivait parfois des lettres jusqu'à quatre heures du matin11.

Constant est né le 17 mars 1820 à Castelnaudary,

rue Sainte-Croix. Cette ville avait alors 10000 habitants et était un port au milieu du Canal du Midi qui relie l'Atlantique à la Méditerranée, dont l'importance était grande avant que le Chemin de fer lui enlève beaucoup de trafic en 1859. C'est là que se trouve la réserve d'eau du canal qui forme un grand lac. La barque de poste tirée par deux chevaux, mettait 6h30 de Castelnaudary à Carcassonne.

C'est à Castelnaudary que s'était établi comme boulanger Germain, le grand-père de Constant et que son père Jean Alibert était né en 1790.

Ils y avaient un petit vignoble. Jean avait eu une éducation sommaire, ce qu'il regretta toute sa vie.

En ce temps là, l'instruction des enfants était rudimentaire sauf pour quelques uns : A 10 ans, les garçons conduisaient les attelages, les filles gardaient les oies ou les moutons, et à 13 ans ils travaillaient dans les industries 6 jours de 12 heures par semaine. Jean manifestera plus tard une volonté acharnée pour que ses fils aient la meilleure instruction possible et, il consentira de grands sacrifices financiers pour cela.

Il fut donc jeune apprenti boulanger puis fut appelé dans la Grande Armée de Napoléon I en mai 1813. Il fit campagne en Italie, comme fantassin, fut vite promu en grade et nommé sous-lieutenant fin 1813. Il fut blessé à la jambe en mars 1814, quelques jours avant l'abdication de Napoléon I, et libéré en septembre 1815 avec une « demi-solde », pour dix ans.

De retour chez ses parents à Castelnau-dary, il y prit un emploi de caissier, mais, lors de **son mariage en 1819 avec Thérèse Pujol**, sa profession est déclarée « sous-lieutenant en non activité ». A une date inconnue il s'est engagé dans le commerce de toiles de minoterie, et il vendait sur le marché. Cela peut expliquer les grosses pertes dues à des impayés, dont il s'est beaucoup plaint, qu'il ait longtemps cherché un emploi¹⁴ et qu'il ait eu du mal à payer les études de ses fils, lorsque il voulut

« J'aurais voulu faire tirer cette correspondance en cinq exemplaires pour en laisser un à chacun de mes enfants, mais, j'ai dû renoncer à ce projet en raison des corrections de la dactylographie dont une idée est donnée par les deux épreuves ci-annexées, et le prix élevé du travail » Marcel Alibert

(*La dactylographie de ces lettres a été assurée en 1894 par l'arrière petit fils de Paul Alibert, Jean Philippe de Vivie de Régis et le petit fils de Marcel, Xavier Fonsale*).

De 1815 à 1882, la France eut une histoire politique agitée: Après l'abdication de Napoléon elle connut la Restauration, la Révolution de 1830, Louis-Philippe, la Révolution de 1848, Napoléon III, la guerre de 1870 et, finalement la République. La vie adulte de Constant Alibert s'est déroulée principalement sous Napoléon III. Celui-ci fut élu Prince-Président le 10 décembre 1848, licencia l'Assemblée par le « coup d'état » du 2 décembre 1851, fut proclamé Empereur le 2 décembre 1852, déclara la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870, capitula à Sedan et abdiqua en décembre. Le traité de paix ne fut signé qu'en mars 1871. Le XIX^e siècle, connut aussi sur le plan économique la « révolution industrielle », le télégraphe, la machine à vapeur, le Chemin de Fer, l'électricité et, la progression de la médecine qui, après Pasteur, fera passer la durée moyenne de vie en France de 40 ans en 1870 à 80 en 2005.. Sur le plan littéraire enfin, le Romantisme triompha, et cela est reflété dans les correspondances privées.

Les artisans étaient socialement supérieurs aux paysans. Germain céda sa boulangerie en 1812, à 60 ans. Selon son Etat de service, il fut blessé à Monzambo où le pont sur le Mincio fut l'objet de batailles importantes bien avant et après 1814. La Lombardie était en insurrection, il y eut sans doute quelque combat sur ce pont. En 1837, il renonça à être candidat à Paris dans une librairie parce qu'elle est dans l'opposition, et en 1839, il tenta d'être nommé directeur des diligences.

CONSTANT ETUDIANT

Le départ de Constant en septembre 1837 pour faire la Philosophie est à l'origine d'une correspondance qui durant six ans lui recommande avec beaucoup d'insistance de faire tout son possible pour réussir ses études et limiter ses dépenses. Il lui envoie les tissus pour se faire tailler des vêtements et lui demande d'envoyer son linge sale. Jean avait droit comme vétéran à obtenir une bourse pour un fils et il réussit à obtenir aussi une demi-bourse pour le second, grâce à ses relations avec le Sous-préfet. Les relations étaient aussi très utilisées pour transmettre le courrier sans faire de frais, et le « correspondant » à Montpellier de Constant était un client de son père, boulanger sans doute, nommé Brousse. Il obtint le baccalauréat ès lettres et sciences physiques à 18 ans, et commença des études de Médecine¹⁵. En 1839, son père profita de sa présence à Montpellier pour lui confier la surveillance de son frère Charles qu'il inscrivit au Collège et qui passa le baccalauréat en 1840.

Constant partit alors pour Paris continuer ses études de médecine. Il ne put y présenter le concours d'internat de Paris parce qu'il avait refusé un poste d'externe dans un hôpital militaire, et faute de mieux, passa celui de « la Maison des Aliénés » du Mans. Son père en fut très déçu, car ce poste était moins favorable pour la suite de la carrière de Constant, mais il s'est beaucoup réjoui de la rémunération qui allégeait ses charges (*500Frs. par an nourri, logé, blanchi*). Constant démissionna de ce poste en Août 1842, et le quitta avec des félicitations pour « son zèle, son intelligence, sa bonté auprès des malades », et il revint à Paris passer les derniers examens pour le Doctorat qu'il obtint à 23 ans, avec une thèse sur « Le mécanisme des contrecoups de la tête»¹⁶. Il a envisagé à un moment ou un autre de s'établir à Montpellier, Paris, ou Toulouse, et son père l'a encouragé à faire le choix le plus prometteur même si cela nécessiterait encore une aide financière, mais, ces projets n'eurent pas de suite, et, en mai 1843 il ouvrit un cabinet à Castelnau-d'Àuby, chez ses parents où ses grands parents étaient morts en 1842 et mars 1843, laissant de la place dans la maison.

Il semble que Constant ait aussitôt entrepris de se spécialiser pour suivre le conseil que son père lui a donné souvent, notamment le 11 septembre 1841:

Tu m'annonces la triste nouvelle que tu n'as pas pu te présenter au concours de l'internat de Paris...Il faut se consoler de cet échec..Si tu ne peux pas faire autrement, tu reviendras auprès de moi.. Il y a du travail ici non pas pour faire une grosse fortune, mais pour vivre honnêtement..Plus tard tu pourrais concourir pour une chaire de

professeur à Toulouse, faculté de second ordre, c'est vrai,...puis dans une faculté de premier ordre..

Il signala sa présence à Castelnau-d'Arzens en publiant dès 1843 et 44 dans l'hebdomadaire littéraire saint-simonien « L'Abeille » des articles sur les « principales découvertes scientifiques » telles que les « Lunettes ».

DECES DE JEAN ALIBERT 23 MAI 1847

Pour Jean, le bonheur d'avoir son fils avec lui ne dura guère, car il mourut en 1847, âgé de 57 ans.. Constant l'assista durant ses dernières heures, diagnostiqua une anurie, et en fit un long compte-rendu qui finit comme suit:

Le 23 mai, à six heures du soir, mon père demande à se lever ; il s'appuie sur mon épaule, marche, et, au moment où je l'assoie sur une chaise longue, il se plaint d'un vertige, la moitié de la figure se paralyse et il survient ce sommeil qui suit les attaques d'apoplexie. Je crus à une hémorragie cérébrale, mais un instant après, mon père avait repris ses sens, il causait librement, avec un peu de délire, cependant.... Mes frères pratiquèrent immédiatement une saignée abondante...mon père causa quelque temps encore, mais la respiration devint plus ample et plus rapide, sans râle, d'un instant à l'autre ; le corps se couvrit d'une sueur froide, les extrémités se refroidirent un peu, et, mon père qui avait conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, pencha la tête à gauche, fit deux larges inspirations et mourut le 23 Mai 1847 à huit heures trente deux minutes du soir, entre les bras de ma mère et les miens.

En 1848, après la mort de son père qui était capitaine de la Garde Nationale, Constant fut nommé par le Maire, Chirurgien Major, fonction gratuite honorifique mais il quitta la ville peu après.

THERESE PUJOL VEUVE DE JEAN ALIBERT

La mère de Constant, Thérèse Pujol, était alors âgée de 47 ans, et avait encore une quarantaine d'années à vivre.. Pendant des années, elle avait nourri et soigné quotidiennement ses beaux-parents, et, à la fin cela lui avait été très pénible. Elle était aussi souvent allée à Villefranche soigner ses parents lorsqu'ils étaient malades. Elle avait perdu une fille âgée de quatre ans que l'on disait « idiote ». Elle avait fait des séjours à Montpellier pour s'occuper de Charles, ce fils qui lui a donné bien des soucis : après avoir fait des études pour entrer à Polytechnique, et changé souvent de projet, il avait pris un commerce de métaux. Il buvait depuis son adolescence, menait une vie désordonnée, et mourut en 1849 dans un duel.. Thérèse avait encore à sa charge une fille de 7 ans, dont la venue avait été annoncée à Constant en janvier 1840, par son père inquiet d'avoir de nouvelles charges:

« Mon père et ma mère sont toujours bien portants, ainsi que ta mère, mais l'affaire redoutée n'est que trop vraie, elle est enceinte d'environ six mois. Cet état la peine beaucoup. Elle ne passe jour sans pleurer et ne cesse de dire : que diront les enfants à leur retour de Montpellier ? Elle craint que vous ne l'aimiez plus, et que vous n'aimiez pas l'enfant qu'elle porte. J'ai beau lui dire le contraire, je ne puis la consoler. Je vous engage à tous les deux de lui écrire une lettre tendre à ce sujet, afin de la tranquilliser. C'est un service que je vous demande. Je compte que vous me le rendrez, car il ne contribuera pas peu à la tranquilliser, et je m'en ressentirai. Elle est assez bien, mais elle s'inquiète toujours sans vouloir entendre aucune raison. Cependant, depuis quelque temps, il y a amendment et, je crois que si dans chaque lettre, vous lui en faites le reproche, elle se corrigera un peu. »

Jean, en février, écrivit ainsi à Charles: « Ta lettre a fait le plus grand plaisir à toute la famille et, particulièrement à ta mère qui craignait beaucoup de n'être plus aimée de toi et de Constant à cause de sa grossesse, il ne fallait rien moins pour la tranquilliser. Elle est bien portante et depuis quelques jours, elle a pris le parti de ne s'inquiéter de rien. Aussi, depuis, sommes nous bien tranquilles. Pour l'enfant qui va naître, voici ce que j'ai le projet de faire s'il est bien constitué. Il y a ici une assurance contre la vie qui les assure jusqu'à l'âge de 21 ans. Pour que rien ne soit changé à nos projets d'avenir, avant la fin de sa première année, je la ferai assurer pour une somme de 20 000fr. Fais en part à Constant. »

La présence de Constant était d'un grand secours pour sa mère après la mort de son père, mais il dut faire de longs séjours à Ax comme médecin, puis il se maria et partit vivre en Médoc où il mourut quatre ans avant elle. Elle fit naturellement des séjours chez lui, et il vint de temps à autre chez elle: ainsi, en 1877, il passa plusieurs jours chez elle, et la trouva en bonne santé. Sans doute aussi, vécut-elle souvent chez sa fille qui fut veuve jeune deux fois, mais c'est à Castelnau-d'Ax qu'elle finit sa vie.

MARIAGE DE CONSTANT & ALIDA LIQUARD 22 MARS 1848, EN MEDOC.

Les époux s'étaient rencontrés à Ax les Thermes où Constant passait la saison des cures comme médecin. Alida avait reçu en partage deux ans auparavant, des biens provenant de son grand-père qui témoigne que sa famille était bien établie en Médoc. En 1838 elle avait été marraine de la cloche de St. Christoly. Le couple quitta Castelnau-d'Ax pour St. Christoly en 1849, après la naissance d'Isabelle et la saison d'Ax. St. Christoly est un petit port sur la Gironde qui avait un millier d'habitants où les Liquard avaient maisons et domaines, ainsi qu'au village voisin, Couquèques.

AX LES THERMES

Quatorze années de la vie de Constant ont été consacrées au thermalisme depuis 1847, et, en particulier, à Ax les Thermes, qui est à une centaine de kilomètres de Castelnau-d'Arfeuille, dont il assurera le développement et où se trouve encore une rue à son nom. L'Ariège comptait sur les thermes pour compenser le déclin des forges.

Constant, fut nommé en février 1850 Inspecteur des Eaux Minérales d'Ax les Thermes. Il a publié en 1851, un « Rapport sur les eaux », et en 1853, un livre de 90 pages « Des Eaux Minérales dans leurs rapports avec l'économie publique, la médecine et la législation », et un autre livre de 263 pages, « Traité des Eaux d'Ax ». Il était Correspondant de la Sté. d'Hydrologie Médicale de Paris, et ses livres appréciés par le Conseil Général de l'Ariège en 1859, lui valurent une Médaille d'or du Ministère de l'Agriculture en 1860.

Le rapport du Préfet pour faire attribuer la Légion d'honneur à Constant lui rend hommage ainsi: « C'est un médecin instruit, à la sagacité duquel tout le monde rend hommage, d'un caractère doux et de mœurs faciles qui a approché sans violence et par persuasion les propriétaires rivaux de bains, a imprimé à l'administration de l'ordre et de l'unité, a établi des statistiques exactes et rassemblé de nombreuses observations sur les eaux du département, il déploie zèle et humanité, et dévouement à la cause du Prince-Président ».

Ils habitèrent Ax durant la saison des cures et y rencontrèrent des gens divers, parfois importants, comme Binau, membre du cabinet du Président du Corps Législatif, qui lui fera attribuer la Légion d'honneur en 1854. Ils y nouèrent aussi des relations amicales dont la principale est une cliente de Charente âgée de 28 ans et très rhumatisante, Madame Georges Poitevin. Elle engagea avec lui une correspondance en 1852 qui se poursuivit avec Alida lorsqu'elle fut veuve, et abonde en informations sur leur vie. Cette relation se développa entre les deux ménages qui se rendirent des visites pour des consultations²¹ ou non.

Selon l'usage d'alors, ils n'en vinrent jamais à s'appeler par les prénoms, mais Marie-Eugénie Poitevin qui n'eut pas d'enfant fut très proche de ceux des Alibert. Le ton de ces lettres reste très conventionnel, alors que celles échangées par Constant avec les siens, notamment sa fille Isabelle, sont très intimes et chaleureuses.

Le 12 octobre 1852, Eugénie lui écrit:

Maintenant, Monsieur, que vous êtes presque notre voisin, je réclame de votre obligeance, ces services que vous avez bien voulu mettre à ma disposition. Et je vous prie de venir me voir dans le courant de la prochaine semaine. . N'oubliez pas, s'il vous plaît, que Mr. Poitevin et moi vous offrons, et cela, avec la plus franche urbanité, un appartement dans notre maison et une place à notre table. Même si vous aviez une voiture et des chevaux, on les logerait sans peine. Nous ne voulons pas que vous arriviez comme un étranger dans une ville où vous avez su nous créer des amis.

Ce dernier titre que nous osions prendre vis à vis de vous, Monsieur, vous donne une juste idée de notre accueil : il sera aussi sincèrement

bienveillant que peu cérémonieux. Grâce à vos conseils et à la foi que l'on m'a inspirée dès l'enfance, je suis maintenant courageuse, il me semble, et je répète souvent dans mes prières : C'est assez, Mon Dieu, mais non pas trop. En attendant votre prochaine réponse, je vous dis adieu, Monsieur, et vous réitère l'expression de ma considération distinguée et de celle de mon mari.

Votre dévouée, MEP.

Constant répond : Je viens de recevoir tout à l'heure la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je me rendrai certainement à l'invitation que vous me faites d'aller vous voir, heureux de faire ainsi passer des paroles dans les actes, ma promesse de me tenir à votre disposition.

Dans une des premières lettres à Isabelle devenue pensionnaire, il écrit : De tes tourterelles, l'une est morte, et, l'autre a repris sa liberté. Nous ne nous y sommes pas opposés. Plutôt que de la laisser souffrir martyre et captive, nous lui avons permis de reprendre progressivement de l'espace et de l'air que Dieu a donné aux oiseaux comme leur patrimoine. Elle parut nous quitter avec regret, elle passa une demi-journée dans le figuier et le laurier, partagée entre le regret de quitter son maître, et, l'espoir de se trouver des compagnes, et, après avoir réfléchi suffisamment, la vocation primitive prit le dessus, et, elle disparut, accompagnée de nos souhaits. Autant pour elle qu'en souvenir de toi, nous n'aurions pas eu la cruauté de la mettre à la broche.

D'OCTOBRE à AVRIL CONSTANT à ST CHRISTOLY MEDOC

D'octobre à avril, Constant habitait avec ses beaux parents en Médoc à St. Christoly. C'est là que naquirent trois de ses enfants : Geneviève, François, et Marcel. Mais en été, il habitait à Ax, et, c'est là que naquit leur fils Paul en 1857. Il y était encore en Septembre 1861, alors qu'Alida était rentrée en Médoc, et il n'eut malheureusement pas le temps de l'y rejoindre lorsqu'il apprit par le télégraphe la maladie qui allait emporter leur seconde fille Geneviève âgée de dix ans. D'Ax au Médoc, la route était longue²², et progressivement, le séjour pour les cures parut pénible à Alida, si bien qu'en 1862, elle poussa son mari à quitter ces fonctions après quatorze années de service. Il lui arrivait cependant d'être appelé encore en Ariège, comme expert, ou en consultation, parfois même par télégraphe, comme à Foix en juillet 1863.

En dehors de la médecine, Constant s'intéressait au programme de Napoléon III pour assainir les Landes avec des pins maritimes et il gérait ses vignobles. Ses bois lui donnèrent parfois des soucis : des incendies les ravagèrent à plusieurs reprises ; mais ils lui valurent en 1860 une Médaille pour le défrichement et l'ensemencement des Landes..

La gestion de son vignoble ne fut pas non plus de tout repos : il eut souvent bien du mal à vendre son vin et à couvrir ses frais.

Cependant, en mai 1862, Constant put acheter le **Château Morin**, un cru bourgeois de St Estèphe dont le manoir construit en 1738 est attribué au Baron Louis, architecte du Grand Théâtre de Bordeaux. Il eut quelque mal à en régler le prix, malgré la vente de ses terres de Couquèques et un emprunt, mais, il ne tarda pas à acheter aussi « un attelage ».

Marie-Eugénie Poitevin était l'épouse d'un notaire de Pons situé sur la rive droite de la Gironde. Ce fleuve rendait difficile le voyage du Médoc à Pons. Cependant, les Alibert se lièrent avec toute la famille d'Eugénie, et Constant en soigna plusieurs membres.

Les visites à Pons environ deux fois par an alternaient avec celles d'Eugénie en Médoc et les rencontres à Ax. La seule allusion à des honoraires est un refus en 1880 :

« Permettez moi de ne pas accepter les honoraires que vous m'envoyez. J'ai besoin de faire collection de bonnes œuvres en vue d'une reddition de compte qui, à mon âge ne saurait être très éloignée.

Je tiens à vous compter parmi ceux qui viendront témoigner en ma faveur parce que votre témoignage sera, je suppose, très écouté. Le cas échéant, je me mets pour vous et les vôtres à votre entière disposition, mais je désire que ces relations restent pures de tout intérêt »

(la ligne Bordeaux-Toulouse a été inaugurée en 1856 et le parcours prenait huit heures; des diligences allaient à Ax et Pauillac)

.....

Voici la description de Morin lors de sa vente en 2005 :

CHATEAU MORIN SAINT ESTEPHE

Description du domaine :

CRU BOURGEOIS de SAINT ESTEPHE

43ha 58 dont 10ha25 de vignes et 2ha&8 de terre AOC

57%Merlot, 36% Cabernet Sauvignon, 35 ans en moyenne

Récolte 2004 : 420hl

Cuvier 328m², 12 cuves (1644hl), chai, entrepôt

MAISON DE MAITRE (XVIII) qui tient son élégance de la rigueur architecturale, 340m² au sol, rdc : bureau, 4 pièces de réception étage : 6 chambres, 2sdb.

DEPENDANCES

ATTENANTES : Ecurie ronde non couverte 98m², garage, cellier, anciens chais, habitations de vendangeurs, 476m² en tout.

NON ATTENANTES (de l'autre côté de la route)

Maison d'ouvrier de 111m² au sol, étage, jardin

Maison de 3 pièces appelée " FORGE " à restaurer.

Le déménagement eut lieu la 18 janvier 1863, après la naissance de Marcel en novembre 1862. Constant loua alors une maison à St.Christoly

pour sa belle-mère qui ne voulait pas les suivre à Morin. François habita avec elle pour être proche de l'école jusqu'en octobre 1863 où il fut mis pensionnaire au Séminaire de Bordeaux. Isabelle était déjà pensionnaire au Sacré-Cœur de Bordeaux, Paul était encore à Morin, et Marcel était en nourrice. Enfin, c'est à Morin que naquit leur dernier enfant, Clet, en 1865.

Fin 1867, Constant alla à Vichy soigner des maux d'estomac et des migraines, en passant par Montpellier qu'il voulait revoir, et avant d'aller à « l'[Exposition Universelle](#) » de Paris où les progrès techniques l'ont « ébloui et attristé » de son ignorance. Sa cure lui fit découvrir une vie mondaine dont ses lettres à Alida font la description, et faire des rencontres, même celle de l'Empereur « Notre grand souverain sort très peu. Il est venu ici sans escorte ; quand on le voit, on ne crie pas mais on se lève et on salue. Quelques dames lui font de gracieuses réverences. J'ai eu l'occasion de lui faire trois saluts et je t'assure qu'ils étaient sincères, car j'aime cette grande et belle intelligence. Une fois, j'étais sur un banc, le passage était fort étroit, je dus me lever pour que l'Empereur ne marche pas sur mes pieds. Je me découvris, plein de respect. Il fixa sur moi son regard pendant quelques minutes et me salua... Dieu et mon Roi, voilà mes maîtres... Si nous pensions tous ainsi, nous n'aurions pas de révolution et la nation serait plus prospère. » .

Il ne manqua pas pour autant de satisfaire sa curiosité universelle, et il « visita avec d'autres curistes, un élevage de poulets qui les engrasse en 18 jours par des procédés mécaniques ».

De Vichy il fit une visite à la Grande Chartreuse où il avait fait vœu de « remercier Dieu des bienfaits dont Il nous a comblés... Dieu est partout, il n'est pas un lieu où je ne retrouve sa main... Les choses de ce monde, les hommes, les richesses ne sont que vanité ; une seule est nécessaire, c'est celle dont s'occupait une des sœurs de Lazare ».

[MARIAGE D'ISABELLE SA FILLE & PAUL BRETON](#)

A l'automne 1868, des négociations eurent lieu pour le mariage d'Isabelle en janvier 1869. Le futur, Paul Breton, était âgé de 32 ans, fils unique d'un commerçant en vin de Brest décédé. Plusieurs de ses parents du côté maternel les Kerros, anoblis au XV^e siècle, avaient été Maires de Brest. Isabelle n'avait pas voulu de riches « prétendants locaux » ; elle allait donc devoir vivre bien loin., mais le Chemin de fer faciliterait le voyage. Constant, pour doter sa fille s'endetta d'autant plus qu'il n'avait pas vendu trois récoltes, lorsque la guerre de 1870 gela les affaires. Heureusement, son gendre avec qui il aura des relations excellentes, lui fit crédit!

(Prix: 204 000Frs. soit 4 fois la dot d'Isabelle, 2 fois celle reçue par Céline. Valeur d'une vendange #70 000Fr)

(Les prénoms de Marcel forment un alexandrin : « Marcel Louis Sosthène /André Brice Alibert », témoin du goût littéraire de Constant)

Ce fut sûrement difficile pour Constant de marier sa fille au loin, car, leur correspondance manifeste un grand attachement, et il « la trouvait parfaite ». Il rassura le fiancé qui s'en inquiétait sur le « contentement » d'Isabelle. Celle-ci le lui confirma longuement fin décembre: « J'éprouvais, il y a quelques mois à peine, tant de répugnance pour le mariage, que le jour où j'ai vu Monsieur Paul cette répugnance a fait place à un autre sentiment que je ne savais expliquer qu'en me disant que ce jeune-homme me convenait ».

Peu après son départ, Constant écrivit à Isabelle: « Je n'ai cessé de penser à toi ! Où ne vous aurais-je pas suivis si j'avais osé !... J'ai trouvé dans la rue une jeune fille vêtue d'un manteau bleu comme le tien, et je m'attachais à ses pas afin de conserver le plus longtemps possible l'illusion de ton image. Enfin, le lendemain, à St. Corbian, un oiseau s'avisant de chanter les approches du Printemps, je lui en voulais de troubler ma douleur par ses notes gaies. »

La guerre ayant mobilisé les jeunes médecins, Constant dut « se remettre à battre les grandes routes et les chemins de traverse, à cheval, en voiture, à pied, dans la neige, par tous les temps ». Constant était encore appelé en consultation à Bordeaux ou chargé d'expertises, De son côté, Alida se fatiguait, car elle ne pouvait trouver d'aide : « personne ne voulait être domestique ». Ils purent cependant en juillet 1871, aller à Brest, pour le baptême du premier fils d'Isabelle qui en aura six.

En janvier 1873, Constant fait ainsi le point sur ses fils pour son gendre : Paul et François sont venus passer avec nous les vacances du premier de l'an. Ils nous ont fait grand plaisir. Ces enfants me plaisent parce que ils sont très affectueux. Paul est irréprochable, François un peu léger mais expansif et bon. Il paraît qu'il travaille sérieusement. Et en mai : Paul et François vont bien. Ce dernier affirme qu'il travaille sérieusement. Je le trouve si faible en mathématiques que je doute fort de son succès. Paul est toujours un modèle d'application et de bonne conduite. Clet et Marcel vont tous les jours à l'école de St. Seurin et font quelques progrès, surtout dans l'art de dénicher les oiseaux, et de se déchirer les pantalons.

En août, il dit à Isabelle : Depuis huit jours, François est ici : il a du quitter le lycée avant la fin de l'année scolaire. Il était malade, ne mangeait plus, ne dormait plus, et, nous est arrivé dans un état de maigreur extrême. Son baccalauréat le préoccupait outre mesure. Il est inscrit pour passer son examen le 21 Août. Quand il a compris que je fais bon marché du résultat de cet examen, quel qu'il doive être, il est devenu plus tranquille d'esprit. En huit jours, cette tranquillité, dix heures de sommeil et le régime de la maison, l'ont déjà changé, et, je crois que, quand vous viendrez, vous le trouverez bien.

Néanmoins, il traverse une crise pendant laquelle son organisation se noue, se fait définitivement. Il faut que cette crise se passe dans de bonnes conditions. J'ai le projet de le garder un an près de moi à manger, boire, dormir, ne rien faire, menant la vie de paysan en sabots et veste de bure. Après cela, je crois qu'il aura fait provision de santé pour le reste de ses jours.

Paul est au lycée et va très bien ; Marcel et Clet sont aussi bien portants ainsi que ta mère.

FRANCOIS ALIBERT fils de CONSTANT & ALIDA

Une lettre de François à sa mère, début 1874, décrit sa vie à Brest et ses idées :

Au trousseau que j'avais en partant, sont venus se joindre des effets beaux et pas trop chers : Costume noir complet, 135 F, 7 chemises à 9 F, et des cols pour 7,50 F, chaussures, 22 F, Mouchoirs, 1/2 douzaine, 7,50 F. J'ai fait arranger mon pantalon, cela m'a coûté 4 F. Bientôt, je vais être obligé d'acheter un chapeau. Quand je reviendrai, j'aurai un trousseau complet.

J'oubliai de te dire que j'ai aussi acheté un gilet de laine doublé de parements de soie, 24 F. Tout cela, c'est beaucoup d'argent, je le sais, je sais aussi que je ne dois pas en trop dépenser de mon côté, aussi, je me range le plus possible, et j'inscris toutes mes dépenses particulières sur un carnet que je porterai à la maison à mon retour.

Je dépense peu, cependant il faut que je dépense, car, je ne puis fréquenter une société comme celle dans laquelle je suis admis tous les jours, sans pouvoir me faire honneur. Je vois, et je suis en contact avec les jeunes gens les plus huppés et des meilleures familles de Brest ; je dois donc, et pour eux, et pour moi, faire comme eux. En effet, je refuse souvent des parties de plaisir, mais je ne puis refuser toujours. J'accepte donc quelques fois, et, alors, c'est chacun à son tour de payer. On ne peut pas exiger de moi, à mon âge, que je sois plus rangé que je ne suis, et, l'on doit souvent permettre des petites folies de jeunesse pour en éviter de trop grandes. Paul qui sort de sa vie de jeune homme depuis quelques années à peine, me guide par la main pour ainsi dire, et me montre ce que je dois faire, et ce que je puis faire. Son expérience, qu'il cherche à m'inculquer chaque jour, me servira, je l'espère, même après que j'aurai quitté Brest. Paul²⁷ est pour moi et est à moi, ce que moi, plus tard, si je vis, serai à Clet devenu à son tour jeune homme, tandis que je serai à l'âge mûr.

(Paul Breton chez qui il séjourne et avec qui il fait un stage pour une durée illimitée. Il fut parrain de son cousin Charles.

Marcel sera parrain de Guy et le prendra plus tard pour gérer Patiras jusqu'à sa mort en 1941)

Tous les plaisirs que je puis me procurer ne me sont point marchandés par Paul, mais son œil vigilant m'accompagne partout ; non pas que j'entende dire par ce "partout", qu'il me suit, non, Paul est incapable de cela ; il me donne le conseil, puis il me demande si j'en ai profité, et moi, confiant en lui, je n'hésite plus, maintenant que j'ai appris à le connaître, à lui tout avouer, et à lui tout dire. Ainsi Paul sait tout ce que je fais, c'est moi-même qui le lui dis, et c'est alors que son expérience m'est utile.

Tout ce que je viens de te dire, c'est ce que disent tous les jeunes gens à dix-neuf ans : on entre dans la vie, on commence à connaître le monde, heureux ceux qui, comme moi, ont un mentor expérimenté pour les guider. Ma santé va de mieux en mieux. Un de ces jours, je vous enverrai

ma photographie et vous pourrez alors vous assurer que je n'ai point maigri.

Adieu, chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur et mille fois. Les enfants vont bien, Mme. Breton, Paul et Isabelle aussi.

Embrasse papa mille fois pour moi, ton fils tout dévoué, embrasse aussi Marcel et Clet. François Alibert.

Lorsque il rentra du « service, ivre de liberté, il ne voulait rien faire sinon lire des romans ». Son père, « pour ne pas s'en séparer, afin qu'il ne perde pas dans le foyer dangereux d'une ville son corps et son honnêteté » décida de l'initier à la banque et le marier le plus tôt possible.

[La Banque Alibert fut ouverte à St.Estèphe début 1877](#). Ultérieurement elle fut transférée à Pauillac et fusionnée avec les Banques Lapierre et Carrère des belles-filles de Constant. Une banque à cette époque n'avait qu'un bureau, recevait les dépôts lors de la vente du vin, et faisait des prêts dans l'attente de celle-ci. Le Crédit Agricole de la Gironde, banque mutualiste, prendra la suite, et Marcel y sera très actif.

[C'est ainsi que Constant devint banquier après des années d'embarras financiers](#). En 1877, il « trouva un professeur qui vivait avec eux et leur enseignait les opérations de banque, au fur et à mesure qu'elles se présentaient ». Il éprouvait pour « les nombres » un grand respect comme « discipline pour l'esprit ». « Ce sont de célestes messagers... à la limite, le calcul des probabilités nous montre la loi par delà la contingence...je me suis souvent trouvé malheureux de les connaître si peu. J'espère que mes fils les apprendront mieux que moi. »

Parmi ses premières clientes figura « sa tante de Villefranche » dont il héritera pour 1/5 et qui lui a donné mandat pour gérer environ 60 000Frs, lors de sa visite.

Il profita de ce voyage pour aller voir à Carcassonne sa sœur qui, malgré ses conseils s'est mariée en troisième noces.

« Depuis, j'ai cessé d'être en relation avec elle. Tous mes parents de Castelnau-d'Oléron m'ayant parlé en bon terme de mon nouveau beau-frère, je me suis décidé à lui faire un visite, et, je n'ai pas eu à m'en plaindre. Ma sœur aurait du rester veuve, mais puisqu'elle voulait absolument se remarier, je crois qu'elle ne pouvait trouver mieux. »

C'est en juillet 1876 que Constant confia à Isabelle ses plans pour François :

Tu es sans doute surprise de la décision que nous prenons pour François. Tu sais qu'il est très mobile et incapable d'application. Il lui faut un état qui ne nécessite pas un long apprentissage. Il m'a semblé que le mariage est celui qui en exige le moins. Crois que je n'agis pas sans réflexion. François ne me paraît pas s' enrôler avec enthousiasme sous la bannière maritale. Il suffirait de quelques plaisanteries de ses amis pour l'en détourner. La notion qu'il a de sa valeur est fort exagérée. Il se juge à travers un amour propre extrême. S'il osait dire toute sa pensée, il avouerait qu'il se croit apte à toutes les situations. Les verres paternels à travers lesquels je le vois ne le grossissent pas. A mon sens, c'est un brave garçon dont l'esprit et le cœur demandent un emploi. Je suppose que le mariage sera celui du cœur et que l'esprit

s'appliquera pratiquement aussi quand François aura à gérer des propriétés qui lui appartiendront. Je ne lui connais pas de mauvaise tendance, mais, je redoute l'effet d'un désœuvrement trop prolongé. Vendredi, deux des principaux négociateurs du mariage viendront déjeuner avec nous. Un curé est du nombre. Ta mère qui pousse loin ses scrupules a résolu de ne pas peser par ses paroles sur l'événement afin de n'avoir aucune part dans l'heure où le malheur de la jeune fille. La légèreté de François qui est son défaut saillant ne lui inspire pas une confiance absolue. Je lui fais vainement observer que jeunesse et légèreté sont presque synonymes, et que ce défaut est le seul dont tout le monde se corrige.

Combien, ma chère Isabelle, j'apprécie en ce moment l'inconvénient de ton absence. Il me semble que tu donnerais du courage à l'un et à l'autre, de la résolution et qu'au besoin tu serais une bonne ambassadrice.

Enfin, ce sera probablement la semaine prochaine que François sera admis à soupirer sur la plage la tendresse de son amour, à rouler des yeux de chien de faïence et à écarter sous le regard de sa bien-aimée, les voiles qui cachent les horizons enchanteurs de l'espérance. Si la vague mêle son murmure à ses roucoulements amoureux, si, surtout, le ciel et les étoiles se mettent de la partie, la jeune fille n'y résistera pas.

J'ai essayé de lui donner quelques avis, mais il les repousse presque avec indignation. Il paraît que je suis de la vieille école et que tout se passe aujourd'hui autrement que de mon temps.

(Villefranche de Lauragais, située entre Toulouse et Castelnau-d'Aude fut habitée par la famille avant Montferrand puis Castelnau-d'Aude)

(Premier mariage avec Jacques Rieu, deux enfants, Deuxième avec Bonaventure Rieu, un fils, assassiné en 1871, Troisième avec Gallibert)

Ce projet ne semble avoir eu aucune suite, et ce n'est qu'en septembre 1879, que se maria François, mais ses parents furent enchantés par Céline Serre, qui avait « la grâce, la piété, la modestie, la famille, la fortune, une certaine force comme musicienne, et un remarquable talent de peintre ». Le mariage avait été organisé ainsi que Constant en décrivit les étapes à Isabelle, le 28 juillet 1879 : « Je suis retenu ici par une foule d'affaires dont la plus importante est celle du mariage de François. Je suis indiscret en t'en parlant, parce qu'on m'a bien recommandé de ne rien dire, mais il m'en coûterait beaucoup de ne pas associer Paul et toi à nos espérances. Si ces négociations réussissent, François ne sera pas à plaindre.

Les parents de la jeune fille sont d'une bourgeoisie comme la nôtre. La demoiselle est charmante et fort riche. François connaît le père et la mère, mais il n'a pas vu la jeune fille. Il ne la verra que lorsque le père et moi serons d'accord sur les préliminaires. Alors seulement, il sera permis aux jeunes gens de laisser leur sympathie ou antipathie se dessiner. Nous traitons ce projet de père à père, sans intermédiaire. Le père est venu ici jeudi dernier, et il est resté jusqu'à samedi matin, pour nous connaître tous et nous voir dans notre milieu. Les impressions qu'il a emportées m'ont paru être bonnes. Il les transmettra aux siens,

et, s'il y a lieu, je me rendrai à Bordeaux, sur son appel, pour traiter les questions de dot et de régime. Si nous tombons d'accord, nous irons deux jours à Soulac ou Arcachon ou sur une plage quelconque favorable aux amours. Là notre mission sera finie et commencera celle de François. Voilà notre programme. »

Le 8 août : « Aucune nouvelle..Nous avons appris que pendant son séjour ici, le père a trouvé moyen de demander des renseignements sur nous, et sur François en particulier : ils ont été des meilleurs. » Le 14 « Tout marche bien. C'est notre curé qui a conçu ce mariage. Je l'ai envoyé hier à Bordeaux en qualité d'émissaire. Il en est revenu me rapportant de bonnes paroles...La famille de la jeune fille m'attend... Je t'écris secrètement ; tout le monde est au lit ; ne fais allusion à rien »

Le 17 « J'ai été invité à déjeuner. L'accueil a été parfait. Après le déjeuner, le père et moi sommes allés nous promener, et, alors, J'ai parlé de la dot. J'ai dit que je donnerai 50 000Fr. comptant. Le père en donnera autant, plus une rente sur le chiffre de laquelle il ne s'est pas prononcé avant d'en avoir conféré avec sa femme. Je n'ai pas insisté parce que je sais que quoiqu'il arrive, la jeune fille aura un jour, 500 000Fr.. François attendait à l'hôtel le résultat de mes négociations; j'ai alors annoncé qu'il était à Bordeaux, très anxieux, et j'ai demandé à le présenter immédiatement, ce qui a été accordé. Il s'est supérieurement tiré de cette difficile et première entrevue. Il était ravi, et, il n'était pas difficile de comprendre, malgré la modestie et la réserve de la jeune fille, qu'elle n'était pas de son côté défavorablement impressionnée. L'entrevue a duré une heure? Nous nous retirions à pas lents, sans doute, sur les instigations de la mère et de la fille, le père a couru après moi, et nous a invités à dîner pour le soir même. La jeune fille y était moins émue mais non moins charmante. François a subi cette seconde épreuve avec succès. J'ai été très content de lui. Je t'écris ces lignes à 4 heures du matin, à l'insu de François. Il soupirait hier après toi et me disait "«quel dommage qu'Isabelle ne soit pas ici ! Comme elle me simplifierait la besogne ! » Dimanche: Il y a du tirage : On a trouvé François jeune et sans position. On le savait avant. J'ai dit que ces vices sont pour le moment irrémédiables et que s'ils constituent un obstacle de principe, cet obstacle ne peut être levé et qu'il faut en rester là. De la part du père, la conclusion n'a pas été la même et nous sommes invités à aller à 1h1/2 avec la jeune fille, les père et mère, dans la même voiture à leur campagne. » Le 18 : « Le OUI est obtenu depuis un quart d'heure...François ignore encore son sort et sèche sur pied. Il va avoir en main un joli bijou et j'espère qu'il ne le cassera pas ! » Le 24 : « Le père, la mère et la jeune fille sont venus passer la journée chez nous. Tout s'est passé au mieux³¹. Dieu dont j'ai toujours reconnu la main dans toutes les circonstances importantes de la vie, ne m'a pas abandonné dans celle-ci ! » Le 2 septembre, à Paul : « Nos jeunes amoureux sont très épri. Ils ont passé toute la journée ensemble à Gradignan.

Aux 50 000Fr. la mère a ajouté pareille somme dont elle servira la rente à 4%. Il y a dans cette famille une très grande fortune. Nous nous attendons à une explosion de jalousie.. Le mariage aura lieu fin septembre.» Le 4: Nous partons pour Bordeaux pour le contrat..Votre mère reste ici auprès de son père qui est agonisant.. » Le 14 : « Le mariage est fixé au 29

Ta mère sera en grand deuil ; il est convenable que tu sois en deuil, mais avec robe de soie... »

PAUL ALIBERT FILS DE CONSTANT & ALIDA

Le mariage de François, à peine célébré, Constant se soucia de Paul: le 10 décembre 1879, il écrivit à Isabelle : « C'est une simple idée née dans l'esprit de M. le Curé ; ; la jeune fille est très bien ; Paul de son côté serait une riche acquisition pour cette famille ; Le Paul d'aujourd'hui ne ressemble pas au Paul d'autre fois. Il est affectueux, capable, laborieux, plein de jugement, sincère jusqu'à la naïveté et d'une conduite excellente: Paul a ce qu'il faut pour se marier très bien. » Ce projet fut sans suite de même qu'un autre en 1880 avec une Marie-Thérèse qui « aura 4 millions ».

Dans la même lettre Constant est moins optimiste au sujet de François: « Il a des qualités de cœur, mais bien des défauts de caractère qui gâchent tout : il est violent et vaniteux dans une insupportable mesure; Je ne suis pas sans préoccupation sur son compte. Sa place serait bonne et toute trouvée dans la manufacture de son beau-père, et sous la direction de celui-ci, mais il faudrait y prendre d'abord une position subalterne avec humilité, docilité et persévérance. Or la modestie, la souplesse et l'application sont précisément les qualités qui lui manquent. »

Par contre, il pense que Marcel a les qualités de Paul, mais « avec un style plus brillant, car, il est très lettré. » Pendant que Paul est dans l'armée, leur père trouve Marcel « indispensable pour les recouvrements et le travail de bureau. C'est un bon commis »

En cette fin de 1879, Constant avait encore des soucis financiers: « Mon budget personnel n'est plus en équilibre la brèche est forte et je dois travailler à la fermer ».

De plus, il souffrait toujours de migraines et de douleurs dentaires très pénibles, malgré l'usage de quinine. Cela empêtra jusqu'à la veille de sa mort, si bien qu'il « ne pouvait plus manger que de la bouillie », et, en juillet 1881, il dut s'arracher lui-même plusieurs dents, car il n'avait aucune confiance dans les dentistes.

Ce même mois le vignoble lui donna de grands soucis : il écrivit à Isabelle : « Nous sommes cernés par le phylloxera. »

Il poursuivait en souhaitant la visite d'Isabelle: « Nous n'aurons pas souvent à nous voir, il commence à être tard pour nous ». Déjà en Mars, il lui disait : « Tu avais ce me semble le projet de venir à Pacques avec Paul et les enfants . Avancez votre voyage et arrivez : Vous serez tous reçus à bras ouvert car nous avons soif de vous revoir. J'irai vous attendre ou vous voudrez Pauillac, Blaye ou Bordeaux. Fixez le jour et comptez sur moi. »

En effet, il eut un premier accident cardiaque en novembre, mais, le 24 janvier 1882, il voulut rassurer Isabelle : « Ma chère Isabelle, L'amélioration continue. Il y a bien dans mon état des hauts et des bas, mais dans l'ensemble, cela va mieux. Les nuits sont meilleures et l'essoufflement est moindre le jour. La marche est plus facile. La

douleur du cœur a sensiblement diminué. Je vous embrasse tous et m'arrête parce que écrire me fatigue.
Ton dévoué père, CA.»

Ce fut sa dernière lettre et il décéda à Morin le 8 Mars 1882, âgé de 62 ans. Le 9 un télégramme en avertit les Poitevin : « Notre cher père mort. Obsèques demain deux heures. Voiture gare. Alibert. »
Le 11, il fut inhumé à St.Estèphe dans le caveau qu'il avait fait construire face à l'entrée du cimetière. Le 12 mars, M.E. Poitevin de retour à Pons, écrivit à Alida :
«en témoignage de l'attachement que nous garderons sans fin et de notre reconnaissance pour le bienfaiteur, le conseiller, le consolateur et l'ami que nous pleurons ».

La mère de Constant Thérèse Pujol, mourut en 1886, avec ses voisins comme témoins, et vécut donc probablement seule durant des années après le mariage de sa fille Marie vers 1860. Celle-ci veuve quelques années après, épousa son beau-frère qui fut assassiné dans les circonstances décrites ainsi par Constant :

Il avait ainsi avancé 1 200 F de marchandises à un marchand des Pyrénées Orientales. Quand la traite fût présentée, le marchand ne put la payer, et, afin de se ménager tous délais, il offrit à Rieux une garantie hypothécaire sur sa maison et son jardin. Rieux accepta, mit le contrat dans son secrétaire et n'y pensa plus. Ceci se passait en 1867.

L'hiver passé Rieux reçut par ministère d'huissier une signification lui annonçant qu'à la requête d'un créancier de Narbonne, son débiteur avait été exproprié de sa maison et de son jardin. La créance de 1 200 F n'étant pas couverte par cette première adjudication, Rieux fit son enchère, et les immeubles lui restèrent. Le propriétaire avait quitté le pays. Voilà qu'il y a deux ou trois mois, il vint à Carcassonne, accusant Pierre d'avoir, presque pour rien, sa maison et son jardin. Celui-ci lui dit qu'il ne voulait pas en bénéficier, qu'il ne demandait que le remboursement de 1 200 F, et des frais d'adjudication ; que même, son débiteur pouvait aller l'habiter, cultiver son jardin comme autrefois, se mettre vaillamment à l'œuvre, et, qu'après avoir remboursé les 1 200 F et les frais, on lui donnerait les immeubles. Mon beau-frère lui montra deux lettres constatant qu'on lui offrait, de deux côtés à la fois, un profit, mais qu'il n'en voulait pas, qu'il entendait rentrer seulement dans sa créance, et, qu'il ne spéculerait pas sur le malheur de son débiteur. Cette conversation eût lieu devant plusieurs témoins. Le débiteur qui, paraît-il, est un homme à tête très exaltée lui dit carrément qu'il entendait entrer immédiatement en possession de sa maison et de son jardin, ou que la vengeance ne se ferait pas attendre. Rieux crût devoir ne pas se préoccuper de cette menace.

Le Mardi 10 Octobre à minuit, il sortait du café Delpont, sur la grande place de Carcassonne, quand, au seuil du café, son débiteur lui tira deux coups de pistolet, presque à bout portant, et lui perça la poitrine de trois chevrotines. Il mourût le Jeudi à 10 Heures du soir. Emile ne l'a pas quitté pendant ces deux jours, et, il paraît qu'il a été admirable de patience, de sérénité et de présence d'esprit. Il a vite

compris qu'il était frappé à mort, et a mis ordre à ses affaires spirituelles et temporelles, sans y être incité en aucune façon, avec autant de netteté dans les idées, que de droiture dans les sentiments.

Le meurtrier fût immédiatement arrêté par le peuple. Rieux jouissait à juste titre de l'estime publique. Il fallût l'intervention de la force armée pour soustraire l'assassin à la vengeance publique. On le traîna en prison couvert de sang et les vêtements en lambeaux.

Lors du décès de son mari, Alida n'avait pas soixante ans, et, il lui en restait à vivre vingt-sept. Sa mère était décédée début 1877 et son père en 1879. Il est difficile de savoir comment elle a vécu et qui elle était vraiment. E.Poitevin a occupé une bien grande place dans la vie de son couple et a critiqué « ses incertitudes ». Les lettres échangées entre elles sont restées très conventionnelles, et celles d'Alida sont brèves ; les lettres de Constant la mentionnent rarement et brièvement, mais leur grande affection ne fait pas de doute. Des photos et sa longévité montrent qu'elle était une grande et forte femme. Elle habita Morin avec Paul qui en hérita. Elle prit l'habitude d'aller en vacances en Bretagne voir Isabelle qui avait 33 ans et déjà six garçons..

Ses relations semblent avoir été assez distantes avec François qui avait 28 ans, une fille et un garçon, et habitait chez ses beaux-parents à Gradignan, banlieue de Bordeaux, ou, dans leur propriété du Haut-Médoc, « Le Mouva »: Il fut Conseiller Général et il mourut jeune en 1905.

Paul qui avait 25 ans, se maria en 1886, quatre ans plus tard, avec Marie Carrère. Il était de fait le pivot de la famille et le chef de la banque où Marcel entra après la fin de ses études au collège de Blaye. **Marcel qui avait 20 ans se maria en 1893 avec Madeleine Carrère, cousine de la femme de Paul.** Elles étaient toutes deux filles uniques et leurs pères avaient épousé les sœurs Lapierre. Jean Baptiste Lapierre venait du Béarn, avait épousé une médocaine de vieille souche, Pétronille Croizet, 33 et avait une banque ; les Carrère venaient aussi du Béarn, avaient des parents en Argentine et avaient aussi une banque en Médoc. Tous ces liens n'excluaient pas toute jalouse, et les Paul se brouillèrent avec les Marcel en 1891. Alida, à la fin de sa vie fit des séjours à Belgrave chez Marcel : elle partageait la chambre de ses petites filles Marcelle et Cécile.

CLET MEDECIN DE LA MARINE MARCHANDE

Clet qui avait 17 ans devint médecin de la marine marchande, se maria tardivement en 1913, prit sa retraite à Dax d'où était sa femme et mourut en 1938. Il passait en Médoc pendant ses congés. La fin de sa vie fut difficile : En 1935, il demanda un prêt à ses frères pour s'équiper afin de reprendre la pratique de la médecine à 70 ans.

Lors de sa mort à St. Estèphe en 1910, Alida avait 87 ans. Deux de ses six enfants étaient morts : Geneviève en 1861 et François en 1905 et Clet était en mer, mais elle était très entourée par sa fille Isabelle

et ses deux fils Paul et Marcel qui eurent comme elle une longue vie pour l'époque : Paul mourut en 1937 à 80 ans et, Marie, son épouse mourut en 1945 à 81 ans. Isabelle mourut en 1940 à 91 ans, veuve depuis 1912. **Marcel mourut en 1941 à 79 ans, veuf depuis 1938.**

Ainsi prend fin l'histoire d'Alida et Constant.

Elle avait commencé à Ax les Thermes où ils se sont rencontrés et que Constant décrivit ainsi dans des termes qui manifestent sa sensibilité à la nature, et son intérêt pour l'histoire:

"Il y avait, dans l'ancien Comminge, plus tard dans le comté de Foix, au confluent de trois vallées et de trois torrents, et au cœur même des Pyrénées, une petite ville d'origine ibérienne ou celtique..

Ax est la ville des eaux par excellence. A part les trois torrents qui l'arrosent, un grand nombre de sources chaudes sourdaient alors, et sourdent encore dans son enceinte. Nul ne savait l'époque précise à laquelle on les avait aperçues pour la première fois : on s'accordait à dire qu'elles étaient aussi anciennes que les montagnes du flanc desquelles elles jaillissaient, et contemporaines de l'incendie primitif qui avait lui-même enfanté les montagnes.

D'où venaient-elles ? On l'ignorait aussi. Fidèles à la loi qui les avait créées, elles coulaient sans intermittence, avec le même volume et la même chaleur, ne subissant pas l'influence des saisons, de la sécheresse ou de l'humidité de l'air, du caprice des vents, de la canicule ou des frimas.

jusqu'en 1963. « Les Ormes de Pez » et « Belgrave » en 1928. La femme de Paul hérita en 1908 du Château Ballac situé à St.-Laurent de Médoc dont l'histoire remonte au XIII^e siècle. Elle le vendit en 1918. En 2005, les descendants de Constant et Alida étaient plus de deux cents, alliés compris, dont beaucoup se retrouvèrent en juillet à Belgrave.

(*Le Château Croizet-Bages est un 5^e grand cru de Pauillac*)

(*Le Château Belgrave acheté par Marcel en 1898. (voir sa biographie)*)

(*Les principaux vignobles de la famille furent : Le Château Morin qui est resté dans la famille jusqu'à maintenant, Patiras)*

L'antiquité païenne plaçait des déesses tutélaires auprès des sources de ce genre, honorant ainsi le mystère de leur origine. Le christianisme eut la même piété, et les sources d'Ax étaient, pour cette population religieuse et reconnaissante, un don de Dieu que la médiation de saintes protectrices, préposées à sa garde, rendait encore plus cher et plus vénére. Visité par les Romains, les Visigoths, Charlemagne, Charles Martel, les Maures et les rois d'Aragon, ce pays était plein de souvenirs et de légendes.

Ces montagnes n'étaient pas ce qu'elles sont devenues par l'effet lent mais continu du temps et de la civilisation. Le marteau du mineur n'avait pas fait à leur flancs de larges blessures. La nature y

possédait encore sa virginité, et si parfois, une roche, lasse de surplomber les vallées, se détachait avec fracas, les mousses et les lierres cicatrisaient le lieu qu'elle avait occupé, formaient avec ses débris une enveloppe de verdure et recouvriraient la mort des apparences de la vie.

Les monts étaient, de toutes parts, couverts d'arbres, d'arbustes et de fougères, que la main de Dieu y avait semés ; le chêne, le hêtre, le bouleau, le noisetier, l'arbousier, le framboisier, le peuplier aux feuilles d'argent, la véronique, la verveine odorante, la fraise parfumée, la mélisse, la campanule grimpante, la digitale aux couleurs de feu, la douce-amère, la jusquiamme, la clématite, le thym, le serpolet, la lavande, le romarin, la mauve des champs ; enfin, entre le sapin majestueux et l'humble violette, tout un peuple de plantes et de fleurs vivait à l'abri de ces montagnes, sur les rives de ces lacs, et demandait à leurs flots l'aliment journalier que les flots ne refusaient pas.

Ces forêts servaient de retraite à l'ours, dont les solitudes sont le domaine, au loup sanguinaire, au renard perfide, au chamois agile, à l'aigle cruel, au vautour sinistre, à la chouette lugubre, au coq superbe des bruyères, à la couleuvre innocente, à la vipère venimeuse et à des myriades d'insectes à tout ramage qui le disputaient aux fleurs par l'éclat de leurs enveloppes. Ces vallées abritées recueillaient, sans les perdre, toutes les notes de remerciement et d'amour que le vent, les flots, les arbres et les animaux adressent à Dieu, et quand le soleil avait fait au sommet blanchi des monts une dernière caresse, il s'échappait de ces lieux un hymne sublime en un langage mystérieux. L'imagination de nos pères peuplait ces lieux de légions invisibles : les nains, les fées, les farfadets, les lutins et les gnomes s'y livraient dans les lianes à de nocturnes ébats, et les sylphes légers du soir ne s'endormaient jamais dans les calices embaumés des fleurs, sans aller voltiger d'abord aux vitraux gothiques des châtelaines.

Les Maures avaient porté dans ces lieux le souvenir des djinns et des péris d'Orient ; les Latins, la mémoire altérée de leurs sylvains et de leurs faunes ; et les fils d'Odin, la cohorte funèbre des mânes de leurs aïeux."

« Le disparu, quand on vénère sa mémoire,
est plus présent et plus puissant que le vivant ».

Antoine de Saint Exupéry.

Xavier Fonsale Avril 2005,

MARCEL ALIBERT 1862-194136 MADELEINE CARRERE 1874-1938

(revu juin 2005)

O **Médoc**, mon pays solitaire et sauvage,
Il n'est point de pays plus plaisant à mes yeux :
Tu es au bout du monde et je t'en aime mieux.
Etienne de La Boëtie.37

Un beau matin d'octobre 1941, Marcel Alibert était assis dans son bureau, comme à son habitude. Le soleil jouait gaiement dans les feuilles dorées des marronniers qui bordaient l'avenue Carnot à Caudéran, mais il était triste. La veille, il était allé assister à l'enterrement de Gabrielle Fonsale, la mère de son gendre : Elle avait été renversée par une voiture de l'armée allemande. C'était la guerre; Bordeaux était occupé.

Marcel avait pris froid. Mal chauffé, mal nourri, rongé par la maladie, il avait souffert dans l'église Saint Seurin, alors que s'en allait encore une part de son passé, de sa vie. A 79 ans, il se sentait encore plus seul. Il avait eu six enfants, mais deux étaient morts tragiquement, et sa femme les avait rejoints, peu après. Il était coupé de sa fille ainée, Simone, qui vivait à New-York dans une Amérique pas encore engagée dans cette guerre mondiale ; coupé de Marcelle qui était en "zone libre", avec son mari officier blessé l'année précédente. Il ne pouvait voir beaucoup Nénette (Jane) qui habitait Bruges , trop loin sans voiture. Il ne lui restait que Cécile, chez qui, heureusement, il pouvait passer un moment, presque tous les après-midi durant son heure de marche quotidienne. Mais, désormais, il ne pourrait plus y aller jusqu'au retour de la chaleur, et, bientôt, il devrait passer ses journées dans le salon, devant la cheminée où brûlerait le seul feu de la maison.

Ses trois frères étaient morts, et sa sœur Isabelle aussi, l'an dernier. Sur ses vingt-six petits enfants, la moitié étaient dispersés en "zone libre", au Maroc, en Algérie, en Amérique. Que deviendraient-ils tous dans cette guerre?

La défaite de la France en Juin 1940, l'avait profondément blessé, lui qui était un nationaliste ardent, "integral", comme disait son maître, Charles Maurras. C'était l'avenir de tous les siens, leur vie, peut-être, qui étaient remis en question.

Apparemment, rien n'avait changé autour de lui. Assis à son bureau, entre deux grands tableaux représentant les vendanges en Médoc, il avait , dans un coin, sa presse à copier les lettres, remplacée plus tard par le papier carbone, et ses livres de compte tenus avec soin. Ses dossiers étaient aussi en ordre que sa cave, et ses papiers de famille étaient classés et étiquetés pour être transmis après lui, à la garde de Cécile. Il y avait des lettres de son grand-père, lieutenant sous Napoléon et agriculteur à Castelnau-dary, qui s'était saigné aux quatre veines pour envoyer son fils étudier la médecine à Montpellier et à Paris, des lettres de ce fils, son père tant admiré qui avait été médecin, viticulteur et banquier, le livret militaire de son beau-père, Louis Carrère qui avait été son associé, avait habité longtemps chez lui avant d'y mourir, les lettres de sa femme, pendant son voyage à New-York, en 1935, des souvenirs de son fils unique, Henri, emporté par une avalanche en 1937. Oui, il ferait tout pour que l'oubli ne les tue pas une seconde fois.

Il était seul avec ses souvenirs. Marie Faure était sortie pour faire des courses. Entrée toute jeune à son service, elle avait assuré la cuisine raffinée des jours heureux, entourée d'un personnel nombreux à Belgrave, et se trouvait seule maintenant pour tout faire dans la

maison. Le soldat allemand logé là, était parti pour la journée. C'était un brave homme qui élevait ses bottes dans l'escalier, lui donnait du café introuvable alors, et l'avait même relevé un soir où il était tombé dans sa salle de bains, un brave homme à qui il n'y avait rien à reprocher sinon d'être un ennemi, un vainqueur. La grande maison était donc vide et silencieuse, et Marcel savait que son heure approchait. Il prit un enveloppe, y mit son testament, et, écrivit dessus de sa belle écriture encore ferme : "Vanitas Vanitatum; Je désire que mes obsèques aient lieu dans la plus stricte intimité et sans apparat d'aucun sorte."

Ces mots latins célèbres de l'Ecclésiaste, qui signifient que tout est vanité en ce monde, pourquoi, donc, lui sont-ils venus à l'esprit? Sans doute, parce que sa longue liste de titres de Président, Vice-président, Trésorier, Administrateur, Secrétaire de tant d'organisations, ne le trompe pas. Certes, il a beaucoup fait dans sa vie, mais, il n'a pas réalisé son ambition : Il n'a pas eu vraiment un rôle à sa mesure. Mais aussi, parce que les deuils qui l'ont frappé, lui ont montré la vanité d'une carrière. Quoi qu'il en soit, ces mots latins montrent bien son attachement au modèle d'Honnête homme qu'il avait reçu de son père, et à la formation classique de son enfance.

Cette enfance, elle avait commencé au hameau de Couquèques, dans la commune de Saint-Christoly, proche de Saint-Estèphe, le 28 Novembre 1862, dans la maison de son grand-père, Pierre Liquard. Les Liquard, dont un descendant fut député gaulliste, et mourut en Médoc, étaient, alors, une famille paysanne nombreuse. Alida Liquard avait épousé Constant Alibert (père de Marcel), puis habité d'abord Ax les Thermes où Constant était médecin, mais, ensuite, s'était installée chez ses parents, avec lui et leurs trois enfants : Isabelle, François et Paul. Leur fille, Geneviève, était morte de la diphtérie, l'année précédente, à l'âge de dix ans.

Constant avait quarante deux ans et venait de cesser ses fonctions à Ax pour s'installer en Médoc, où il avait acheté le château Morin. Ce cru "bourgeois proche de Saint-Estèphe, qui appartient aujourd'hui aux Sidaine, petits enfants de Paul, et dont le château construit avant la plus part des autres, d'architecture XVIIIème, a charmé tous ceux qui l'ont vu.

Marcel était encore confié à une nourrice, lorsque, l'année suivante, les Constant s'installèrent à Morin. Leur vie y fût assez difficile pendant quinze ans, parce qu'ils avaient emprunté, et que le vin se vendait mal.

Marcel n'avait que six ans, lors du mariage d'Isabelle avec Paul Breton, acheteur brestois de leur vin. Marcel fut, cependant très attaché à sa sœur, et ses enfants allèrent en vacances en Bretagne, et, son neveu géra Patiras durant des années . Il fit ses premières études à Saint Seurin de Cadourne, ainsi que sa première communion à 10 ans, et partagea ses jeux avec Paul, tandis que François était resté avec sa grand-mère, pour aller à une autre école. Clet (*Ce prénom, abréviation de Anaclet, pape du II^e siècle, aurait été choisi pour sa ressemblance avec "Clef", et marquer la fin des naissances.*)naquit trois ans après Marcel ; il était encore jeune lorsque celui-ci devint pensionnaire au

collège de Blaye. Pour y aller, c'était un vrai voyage : il fallait traverser 12 kilomètres de fleuve par le bac. Marcel ne revenait, donc, à Morin, que, pour les vacances.

Après la mort des grands parents Liquard, en 1877, Constant créa une banque à Pauillac, pour assurer une activité à François, l'aîné de ses fils. Dès l'âge de 15 ans, Marcel vit donc, son père apprendre un nouveau métier, avec un professionnel qu'il avait embauché, et, découvrit l'importance de la comptabilité. Peu après, François se maria avec une riche bordelaise, Celina Serre, et partit habiter Bordeaux. (*Leur terre en Haut Médoc était "Le Mouva", et leur fils Louis, poète et romancier, est connu surtout pour "Le Méhariste", publié en 1935.*)

Marcel obtint le baccalauréat ès lettres en 1881. Sa formation classique comprenait la composition de vers latins, et, bien que les ruraux et banquiers parmi lesquels il vécut ne fussent pas particulièrement lettrés, il garda, toute sa vie, un goût très vif pour les grands auteurs. Était-ce une prédestination? Ses prénoms et son nom formaient un alexandrin dont il était assez fier : "Marcel, Louis, Sosthène, André, Brice Alibert".

A ce moment de sa vie, son livret militaire le décrit comme un homme de 1 mètre 68, aux yeux et aux sourcils châtains foncés. (En fait, ses yeux étaient bleu gris). Son enfance s'est partagée entre Morin, les villages voisins et le collège de Blaye. Il a vécu dans un monde rural, très proche de la nature. Toute sa vie il garda une pointe d'accent, une certaine rudesse qui se mariait bien avec une très grande courtoisie, un attachement très profond à la vigne, au vin et à tous ceux qui en vivaient.

Il n'avait que 8 ans lors de la guerre avec la Prusse, de la défaite, de la chute de l'Empire, la commune révolutionnaire de Paris, l'avènement laborieux de la République. Il en fut sûrement affecté, d'autant que son père, malgré sa fatigue, dut remplacer le médecin local. Ces événements peuvent expliquer ses engagements politiques ultérieurs : Très patriote, très germanophobe comme beaucoup de ses contemporains, il sera un partisan résolu de l'ordre et de l'autorité.

Nous ne savons que peu de ses amis d'enfance, de ses compagnons et de ses maîtres. Ses liens avec son frère Paul, qui avait 5 ans de plus que lui, durent compter beaucoup. Ils garderont des relations plus étroites qu'avec François et Clet, D'autant qu'ils épousèrent des cousines et furent longtemps associés, dans la banque. Il peut paraître curieux que le seul enfant de Constant à avoir fait des études supérieures soit Clet mais, alors, cela ne se justifiait que pour quelques métiers dans le droit, la médecine ou l'enseignement ; certainement pas pour l'agriculture, ni les affaires.

1881 LE SERVICE MILITAIRE.

Après le baccalauréat et quelques mois de vacances, Marcel s'engagea, le 10 novembre 1881, et fut affecté au 53^e régiment d'infanterie, à Tarbes

d'où sont originaires les Carrère, mais il ne semble pas les avoir rencontrés, alors. Entré comme soldat dans l'armée, il en ressortit caporal un an plus tard. Il commença à pratiquer l'escrime, et fréquenta le gymnase pendant les temps libres. Son livret militaire précise qu'à sa libération, il ne savait pas nager mais était bon marcheur. La solde était alors de 12 centimes par jour, mais on en déduisait 20 c. pour étamer la gamelle, 50 c. pour un pompon, 8 Frs.10 pour une paire de souliers, etc... soit, au total près de 12 Frs. en un an, sur les 24Frs.79 gagnés. L'on peut en déduire qu'il fut présent au corps 206 jours, et, en permission, pendant 159 jours, en cinq fois. C'est au cours d'une de ces permissions, en février, qu'il vit pour la dernière fois son père qui mourut le 8 mars 1882.

Libéré le 12 novembre 1882, Marcel sera rappelé pour trois semaines en 1890 et trois autres en 1892, mais à Bordeaux et non à Tarbes, au 140° régiment d'infanterie territoriale. En quittant l'armée, il s'était installé à Pauillac 2 rue Rabié, à l'angle du quai, au dessus du siège de la banque. Il y resta 16 ans, et c'est là que sont nés ses quatre ainés.

Le 22 février 1886, le mariage de Paul avec Marie Carrère dont le père avait une banque à Pauillac, fut une date capitale pour Marcel : il y rencontra sa future femme, la cousine de Marie, et devint associé à Paul dans les banques fusionnées. En attendant, c'est François qui dirigeait la banque Alibert dont l'activité comprenait le commerce des vins, et Marcel visitait les clients jusqu'en Belgique.

En janvier 1889, il partit pour un voyage en Tunisie et Algérie avec des cousins de son beau-frère Breton, les Kerros. Une lettre à Paul indique que de Tunisie, ils allèrent à Constantine, Philippeville, Collo, Biskra puis Alger. Le voyage dura plusieurs mois. A Collo, ils furent invités à un bal de Mardi Gras que Marcel trouva grotesque. Le mauvais temps les empêcha de chasser les perdreaux et sangliers qui abondaient. Ils traversèrent ensuite la petite Kabylie dans une misérable patache, et arrivèrent à Robertville par des chemins escarpés. Ils portaient ostensiblement pistolets et poignards pour décourager les agresseurs très actifs, leur avait-on dit.

A son retour, Marcel reprit sa vie médocaine. Il fit un stage au Château de Loudenne dont le propriétaire anglais Gilbey (Le directeur, Monsieur Brown aurait aimé embaucher Marcel.) employait les méthodes modernes des marchands de Gin. Depuis le mariage de Paul, il voyait beaucoup les Carrère. Tous les dimanches, chez Auguste Carrère, il rencontrait Louis son futur beau-père. Mais, fin 1891, Marie accusa Marcel de trahison, en poussant Paul à quitter la banque Carrère pour revenir à la banque Alibert. Marcel écrivit alors à Madame Auguste que, vu les circonstances, il ne viendrait plus chez elle le dimanche. Le 1 janvier, il envoya un cadeau à la fille de Paul mais, il lui fut renvoyé. Malgré cette brouille, Marcel se fiança à Madeleine Carrère, quelques mois plus tard, et, le 21 septembre, les Carrère vinrent déjeuner à Morin. Peu après Marcel demanda à Louis la main de sa fille qui avait 18 ans, et l'avait ébloui dès leur première rencontre.

1892 MADELEINE CARRERE

Madeleine était née le 29 décembre 1874 à Pauillac, Place Franklin, dans la maison où se trouvait la banque Carrère. Ses deux parents, Louis Carrère et Anne Lapierre, étaient frères et sœurs de ceux de Marie, l'épouse de Paul Alibert, (leurs enfants auront donc les mêmes grands-parents et arrière-grands-parents). Louis et Anne étaient mariés depuis six ans, et avaient perdu une première fille. Leurs familles étaient originaires de Souës et de Tarbes, qui en est voisin. Les parents de Louis y étaient restés, mais Jean Baptiste Lapierre, grand-père de Madeleine et Marie, était venu en Médoc et avait épousé Pétronille Croizet dont les aïeux étaient des viticulteurs connus depuis des lustres.

La mère de Madeleine mourut trois ans après la naissance à la suite d'une chute, mais, selon le sermon prononcé à ses obsèques, elle aurait été malade depuis quelque temps. Fille unique, et orpheline, Madeleine vécut avec son père dans une maison mitoyenne de celle des Auguste et de sa grand-mère Pétronille, qui l'éleva pendant quatorze ans. Après la mort de sa grand-mère, Madeleine devint pensionnaire au Sacré Coeur de Bordeaux, couvent réputé où elle apprit à être une maîtresse de maison accomplie et acquit des habitudes d'ordre rigoureuses qui lui permirent ensuite de se mettre au niveau des châteaux médocains. Mais, elle n'y prit pas le goût de la lecture, et ce fut avec ses filles plutôt qu'avec sa femme que Marcel pouvait discuter des idées qui le passionnaient.

Dès 1887, Louis Carrère désigna François Alibert, comme tuteur de sa fille pour le cas où il mourrait. Louis, associé d'Auguste était banquier et concurrent de François, mais celui-ci n'avait pas d'intérêts aussi opposés à ceux de Madeleine que les Auguste Carrère. Cette décision marquait un rapprochement entre les deux familles qui aboutit au mariage de Paul et Marie, puis à celui de Marcel et Madeleine.

1893 MARIAGE DE MARCEL ALIBERT & MADELEINE CARRERE

Les fiançailles durèrent un an, et le mariage eût lieu à Pauillac, le 10 octobre 1893. La veille, le contrat passé chez le notaire, stipulait que Marcel recevait de sa mère 50.000 Frs et apportait sa part chez Alibert Frères (où, après le départ de François, il était seul avec Paul), et que Madeleine recevait de son père 100.000 Frs. (Pour obtenir l'équivalent en francs de 1991, il faut multiplier ces chiffres par 18 environ). les témoins de la mariée étaient son père et sa grand-mère Carrère, ceux de l'époux étaient sa mère, ses trois frères, son beau-frère Breton, et quatre cousins Breton. L'absence d'Auguste laisse supposer la persistance d'un désaccord familial. Les jeunes époux habitérent pendant six ans l'appartement de Marcel à Pauillac où naquirent leurs quatre aînés : Simone, Marcelle, Henri et Cécile. Tous les enfants furent nourris au sein par des nourrices. En 1895, après la naissance de Marcelle, ils firent un voyage en Espagne.

Le 26 janvier 1898 survint la mort de la grand-mère Lapierre qui avait 92 ans. Son héritage permit à Madeleine d'acheter le 21 juin l'hôtel de la Marine sur le quai, et le 29 juin, Belgrave pour 100.050 Frs. Madeleine et sa tante partagèrent une succession estimée 440.000 Frs. qui comprenait les domaines de Balac et de Valrose dans l'île de Patiras, les trois maisons de la Place Franklin, la Rue Franklin et la Place Michel Montaigne, trois voitures à cheval et des titres. La querelle causée par le partage laissa des traces pendant deux générations.

1898 BELGRAVE .

Avec l'achat de Belgrave, cinquième grand cru, Marcel s'engagea à 36 ans dans la voie qui occupa le centre de sa vie sans la remplir : la viticulture, mais à une époque difficile. Après son départ de la banque, du fait des désaccords avec son frère, il chercha en vain une autre activité rémunératrice. Il habita même quelques années à Bordeaux pour intensifier ses recherches et étudia la possibilité d'émigrer au Canada. Ce projet explique peut-être pourquoi il accepta plus tard si facilement le départ de sa fille Simone pour les U.S.A..

Viticulteur, Marcel le fût donc, en exploitant Belgrave de 1898 à 1927, les Ormes de Pez à Saint Estèphe jusqu'à la même date et la Trinité Valrose jusqu'à sa mort. Mais, il s'engagea aussi dans une action de valorisation de ces vins difficiles à vendre (*Le 28 mars 1911, il publie une "Etude sur les sanctions de la Délimitation du Bordelais" qui conclut / Ce que nous voulons unanimement, c'est que désormais, les vins d'Algérie , du Midi et d'ailleurs, ne puissent plus venir dans notre région et être réexpédiés ensuite, comme vins de Bordeaux. C'es cette pratique frauduleuse qui seule nous a ruinés...)*

Trois idées l'ont guidé: Organiser la profession pour limiter la production et établir des normes de qualité, attribuer des Appellations d'Origine à chaque vignoble, promouvoir et protéger le nom de Bordeaux. Parmi les nombreuses organisations qu'il a contribué à fonder, ou dans lesquelles il a assumé des responsabilités, la plus importante est le Syndicat des Grands Crus Classés du Médoc, créé en 1901, dont il fût secrétaire général puis vice-président pendant 25 ans. Là se retrouvaient les propriétaires de Margaux, Laffitte, La Tour etc...ou leurs représentants, car, beaucoup n'habitaient pas le Médoc en dehors des vendanges, ce qui explique que Marcel ait joué un si grand rôle.

En 1909, il devint membre du Comité de la Foire aux vins de Bordeaux, et, en 1910, il participa à la création d'un syndicat de défense contre la fraude. Ces activités le mirent naturellement, en relation avec beaucoup de monde.

Proposé pour la Légion d'Honneur en 1907 et 1914, il la reçut en 1924 grâce au sénateur Buhan ; et Georges Mandel, député et ministre, lui envoya un télégramme de félicitations.

A la même époque, Marcel fut aussi banquier. Après son service militaire, il fut associé avec ses frères dans la banque créée par son

père, qui faisait des exportations de vins vers la Belgique et la Hollande. En 1899, ils fusionnèrent avec la banque Carrère. En 1905, François mourut et, en 1907, Marcel, en désaccord avec Paul se retira après 22 années d'association. Sa carrière de banquier privé était terminée, mais, en 1911, il entra à la Caisse Régionale du Crédit Agricole Mutuel de la Gironde, dont en 1914, il fut nommé Vice-président, poste qu'il garda jusque' à sa mort. Il participa ainsi dès les débuts à une organisation devenue considérable, et qui joua un grand rôle dans les campagnes. (*Les Caisses locales datent de 1894, les régionales de 1899, et la Caisse Nationale de 1920*). Il représentait la viticulture, première activité agricole de la région, au Conseil d'Administration qui se réunissait une dizaine de fois par an. C'est sûrement à ce titre qu'il devint en 1931 Censeur de la Banque de France de Bordeaux. Recrutés parmi les personnalités locales de premier plan, les censeurs qui devinrent des conseillers après la nationalisation de 1936, jouaient un rôle de conseil et de contrôle et fixaient les plafonds des crédits aux entreprises. C'est ainsi que Marcel eût l'occasion de soutenir certains hommes d'affaires tels que Edouard Mialhe qui lui en manifestera sa reconnaissance jusqu'à sa mort. Il appréciait beaucoup cette position qui lui assurait des contacts, des informations, mais n'étaient rémunérée que symboliquement. (Il serait faux de croire qu'une carrière bénévole est plus facile, alors qu'en fait, elle nécessite les voix de beaucoup de monde.)

Par ailleurs, Marcel fut conseiller municipal de Saint Laurent de 1919 à 1924 et il présida en 1926 le comité du Monument aux Morts de la Guerre. Il fut aussi membre du comité pour les Pupilles de la Nation et du comité pour le Retour à la Terre, et entra à la Chambre d'Agriculture en 1937.

Son rôle sur le plan social fut aussi important : Dés 1911, il avait participé à la création d'une Caisse Agricole de Sursalaire Familial, ancêtre des Caisse d'Allocations Familiales actuelles et, en 1937, il devint Administrateur de la section Assurances Sociales de la Caisse de Guyenne et Gascogne, prédécesseur des caisses régionales de Sécurité Sociale.

Pendant près de trente ans, il exerça ces activités à partir de Belgrave, demeure de style Louis XVI où l'on arrivait par une allée de pins francs. Elle était agrandie d'un "pavillon" où se trouvaient une grande cuisine, la chambre de maître avec la salle de bains, et au deuxième étage une chambre pour les trois filles aînées, alors que la maison d'origine comprenait en bas une vaste entrée sur laquelle donnaient la salle à manger, le salon ouvrant sur le jardin d'hiver, le fumoir et le bureau de Marcel où il recevait ses visiteurs et son personnel. Aux étages se trouvaient les autres chambres. Autour de la maison, un grand jardin demandait des soins que Madeleine dirigeait avec beaucoup de compétence et d'attention. De toute les fleurs merveilleuses, ce sont cependant les champs de cyclamens qui laissaient le plus vif souvenir.

La liste des équipages donne une idée du train de vie mené à Belgrave : Pour aller en visite, le cocher en chapeau haut de forme accompagné d'un valet conduisait un coupé. L'omnibus permettait de loger à l'intérieur

quatre où cinq personnes, et à l'impériale, une ou deux à côté du cocher. Toute la famille pouvait ainsi aller empanachée à la messe dominicale. La Victoria n'avait que deux places d'adultes et deux d'enfants. Dans le Vis à vis, il y avait aussi quatre places. La voiture anglaise servait à Marcel pour aller à la banque, et les enfants pouvaient la conduire avec la jument Musette qui finit ses jours à Sans-Soucy chez les Fonsale pendant la Grande Guerre. Les menus des repas de fête comprenaient cinq ou six plats et autant de vins. (*Des menus sont reproduits en annexe*)

Ce train de vie était la règle dans les châteaux du Médoc, et, il aurait été impossible d'y déroger : Le ton était donné par des propriétaires riches et raffinés et les Alibert ne pouvaient que suivre* : Près de Belgrave, la Rose Perganson appartenait au comte Lahens, conseiller général qui chassait à courre près de Soulac et, dont la fille Germaine épousa Henri de Bournazel, héros du Sahara. Il vendit aux Comaille qui revendirent vers 1930 à un certain Tchernoff qui arracha la vigne et éleva des porcs pendant la crise. La Rose Trintaudon appartenait à Desmond, ingénieur enrichi par la construction des chemins de fer russes. Il demeurai à Paris, 25 Quai d'Orsay. Cécile apprit le bridge avec leur fils André tué au front, et leurs filles mariées avec le baron Bayens, ministre belge, M. du Temple, agent de change à Paris, George Ville, rédacteur au Figaro, et le banquier Le Hideux.

*Note de Geneviève Alibert-Faugére-Gayde (sommaire)

"il ne me paraît pas exact de dire que la société environnante de Belgrave plus fortunée, "donnait le ton et que Belgrave suivait"

Ma mère (Marcelle née Alibert) et mes tantes (Simone, Cécile, Jane, Denyse) m'ont toujours dit que les châteaux environnants avaient un train de vie supérieur à celui de nos grands-parents: mondanités, chasse à courre, etc. .. et standing de vie (valets avec gants blancs pour le service de table).

Leurs parents leur disaient qu'il ne fallait pas vivre au dessus de ses moyens, et par conséquent ils avaient un train de vie très confortable mais plus modeste .Ils étaient en excellentes relations avec leurs voisins , ils recevaient et étaient appréciés par eux pour ce qu'ils étaient."

Les plus proches voisins étaient les Mucy Louy's à La Grange. Ce riche veuf vivait à Paris, 80 Boulevard de Courcelles, avec sa sœur, deux enfants, instituteur, cocher et valet de pied. Il chassait avec Marcel, sa fille Cilette rêvait d'épouser Henri. Lorsqu'il vendit son château à Ginestet, en 1919, il donna à Cécile une commode pour son mariage. Sa deuxième femme fut réceptionniste à l'ambassade américaine vers 1960. Madeleine était très liée avec Mme Daniel Tandonnet qui avait à Barateau un tennis où les jeunes se retrouvaient en été; les Tandonnet passaient l'hiver rue Castéja à Bordeaux. A la Tour Carnet, Falck était célibataire ; il venait dîner le dimanche soir. C'est lui qui donna un billard Nicolas (rond avec des poires), et ses régisseurs, les Bergeron, propriétaires aussi de Sémignan à proximité, habitaient le Châlet où Cécile faisait halte en allant à Saint Laurent.

Le père de Madeleine, Louis Carrère, habita Belgrave jusqu'à sa mort, le 26 janvier 1909. Il était associé avec son gendre et apprécié par tous. Jane et Denise y naquirent en 1903 et 1908, mais, dès octobre 1906, les trois aînées étaient rentrées pensionnaires au cours Saint Seurin de Bordeaux, et en 1907, Henri au collège de Bazas. Après la mort de Louis Carrère, Marcel vendit les chevaux, licencia le cocher, et loua une maison à Bordeaux, face au Sacré Cœur.⁴⁸ De 1909 à 1912, les aînées purent ainsi redevenir externes, et lui-même espérait trouver un emploi. Dès 1910, il avait confié la gérance de la Trinité, difficile d'accès, à son neveu Guy Breton, afin de se libérer.

Jusqu'à sa mort en 1910 à Morin, la mère de Marcel, Alida, fit des séjours à Belgrave. Elle couchait dans la chambre de Marcelle et Cécile qui s'amusaient de ses jupons rouges.

1914 LA GRANDE GUERRE

L'échec de ces projets ramena les Alibert à Belgrave, où ils se trouvèrent pendant la Grande Guerre de 1914-1918.

Pour le retour, Marcel acheta une automobile Benz dont les pneus crevèrent trois fois entre Bordeaux et Belgrave...

Dès 1915, Henri, seul homme de la famille en état de combattre, s'engagea à 18 ans dans les Dragons en déposant une demande pour l'aviation qui s'organisait depuis peu. En septembre 1918, [il était pilote à l'escadrille des Cigognes illustrée par Guynemer](#), lorsque un accident d'atterrissement l'envoya à l'hôpital de Ligny-en-Barrois où sa mère passa quatre semaines avec Simone avant de le ramener en convalescence. Pendant le voyage de retour, Madeleine, en escale à Paris, y trouva une

lettre de Cécile qui annonçait que quatre officiers Américains et leurs ordonnances avaient emménagé à Belgrave. Marcel avait naturellement offert l'hospitalité pour ces hommes qui débarquaient à notre appel, mais, il ne s'attendait pas à trouver tant de monde au retour de la messe dominicale. Madeleine rentra précipitamment, et reçut la démission de la cuisinière effrayée. La "grippe espagnole" ayant atteint le personnel, les filles de la maison expérimentèrent leurs talents domestiques, tandis qu'une paysanne se chargea de la cuisine : Pendant les vendanges, elle servait bien plus de monde.

Les Américains furent donc bien traités. Comment aurait-il pu en être autrement, alors que ces volontaires abandonnaient leur vie pour secourir nos troupes épuisées au risque de mourir ? A table, les conversations étaient pleines d'imprévus, d'autant que les mieux instruits ne connaissaient que quelques mots de la langue de l'autre, et les dictionnaires démontraient leurs insuffisances... Cécile flirtait discrètement avec "Dorsay". La musique du Régiment donnait des concerts dans le jardin, et le Major Smith jouait du piano avec Simone, tous les jours. Madeleine eût du mal à lui pardonner quand elle le trouva dans la baignoire unique où son bain venait d'être versé par la femme de

chambre, mais, tout finit par s'arranger lorsque Léonard demanda la main de Simone. Il fallut du temps pour obtenir des renseignements et le major fut renvoyé en Amérique après l'armistice. Le mariage fut fixé au 27 mai 1919, et les navires étant pleins, personne ne put l'accompagner.

En février 1917, Marcelle s'était mariée avec Edouard Faugère que des voisins lui avaient fait rencontrer, et Cécile se maria avec Henry Fonsale le 22 septembre 1919, mais le mariage de Simone fut le premier du temps de paix. Selon le récit qu'en a laissé Léonard, il dura trois jours : les premiers invités arrivèrent le 25, le lendemain le notaire vint à Belgrave en jaquette pour la signature du contrat qui précédait le mariage civil à la mairie de Saint Laurent, et, l'époux étant protestant, le mariage religieux fut célébré dans la sacristie. La messe, elle, n'eût lieu que le 27, mais elle fut superbe. Les membres du Cortège étaient en habit ou en uniforme, un régiment américain avait envoyé une garde d'honneur. Le chœur de la paroisse que Simone avait formé fit des prouesses, accompagné en solo par Marcelle et par Antoine Lanneluc -Sanson. Le déjeuner qui suivit dura trois heures et, vers neuf heures, après un léger souper, les époux partirent en auto pour Bordeaux, laissant leurs hôtes chanter et danser jusqu'à l'aube. Simone revint en 1921, puis tous les deux ans jusqu'en 1934. Les bateaux reliaient directement New York à Bordeaux, et elle arrivait avec ses enfants, une nurse et parfois une voiture pour les vacances d'été dont elle passait une partie chez ses parents. En 1939, elle arriva par Le Havre accompagnée de Léonard et ils ne repartirent qu'après la déclaration de guerre du 2 septembre.

Après ces trois mariages, il restait à Belgrave deux jeunes filles, Jane et Denise qui après avoir été à l'école locale*, suivirent des cours à Bordeaux où elles allaient pour la journée par le train. elles ne reçurent donc pas l'éducation stricte des religieuses de Saint Seurin (Vers 1970, ce couvent démolî et remplacé par la résidence Arcadie, abrita les dernières années de Simone.)

*Commentaire de Géneviève Alibert-Faugére-Gayde du 8 mars 2013
(sommaire)

" il est indiqué que Jeanne et Denise allèrent à l'école locale et donc ne reçurent pas la stricte éducation du Cours Saint Seurin comme leurs ainées.

Ceci est inexact. Leurs parents faisaient venir à Belgrave pour leurs enfants des institutrices qui commençaient à les instruire , puis les filles ont été pensionnaires au Cours Saint Seurin.

Jeanne et Denise ne sont pas allées à l'école locale. Elles ont été externes au Cours Saint Seurin pendant que leurs parents s'installaient à Bordeaux, puis pensionnaires quand ils sont revenus à Belgrave en 1913.

Tante Nénette (Jeanne) disait " L'éducation religieuse et spirituelle reçue au Cours Saint Seurin était complémentaire de celle reçue de nos parents"

Marcelle (ma maman) mit aussi ses filles Géneviève et Magdeleine pensionnaires au Cours Saint Seurin, puis tante Simone y mis les siennes , Amie et Denise. "

comme leurs aînées, par contre, leur père qui lisait régulièrement La Revue Des Deux Mondes et l'Action Française leur en parlait beaucoup et leur a donné une culture contemporaine. Jane faisait partie des Jeunes Filles Royalistes. (*La Revue des Deux Mondes a été longtemps le Mensuel des Ambassadeurs et Académiciens. Les Jeunes Filles Royalistes étaient un mouvement de l'Action Française "bien" fréquenté*) Par ailleurs, elles rencontrèrent les pilotes de la base d'Hourtin, et, en particulier, Guilbaud qui dirigea un raid jusqu'à Madagascar, avant de se lancer au secours des explorateurs polaires. Son dirigeable l'ITALIA s'écrasa en 1928. Guilbaud avait à son bord Amundsen et, ils disparurent dans le Grand Nord. Il était venu souvent à Belgrave.

Jane et Denise séjournèrent au Verdon, chez des amis, lorsque Marcelle vint pour les naissances de Michel, le 26 septembre 1918, et Geneviève, le 14 novembre 1919. Puis, pendant plusieurs étés, la famille alla à Soulac, la grande plage au nord du Médoc, parce que Denise avait besoin de se "fortifier". Parmi les séduisants jeunes gens qui allaient s'y baigner et jouer au tennis, se trouvait Hervé Alphand qui devint plus tard Secrétaire Général du Quai d'Orsay après avoir été Ambassadeur à Washington. Il eut un "coup de cœur" pour Denise, et contribua beaucoup à sa formation littéraire au cours de leurs rencontres et correspondances. Pendant cette période, Jane fit un voyage en Amérique, chez les Smith. C'est donc une adolescence très différente de celle des aînées que connurent les cadettes.

Vers 1924, Marcel voyant qu'Henri ne s'intéressait pas à la viticulture, décida de se retirer en ville après avoir vendu ses terres . (*Selon le grand spécialiste Hugh Johnson, la prospérité du Vin date de la grande récolte de 1959 et 80% des innovations sont postérieures, alors que son histoire a 8.000 ans. (Time 18-1-93).. (Il faut se rappeler que rien ne laissait prévoir la fin du marasme qui ne survint que 35 ans plus tard).* En mars, il vendit 18 hectares mitoyens de Belgrave dénommés le "Petit Commensac", et en 1926, les 62 hectares restant, avec les bâtiments et le troupeau. Il s'installa avec sa femme à l'hôtel Montré et vendit en mai 1927 les Ormes de Pez, puis emménagea avenue Carnot avec Jane qui a 24 ans et Denise qui en a 19. Après avoir quitté diverses fonctions, notamment au syndicat des grands crus, il conserva ses postes au Crédit Agricole et à la Banque de France, et le domaine de Patiras.

1927 BORDEAUX - CAUDERAN , AVENUE CARNOT .

Leur maison était neuve, sur une belle avenue conduisant au Parc distant d'une centaine de mètres ; par derrière, un jardin donnait sur un grand terrain où se construisit le collège de Tivoli. Pendant la belle saison,

Madeleine allait dès l'aube soigner ses fleurs comme à Belgrave. Au sous-sol, Marcel soignait ses vins, et bricolait dans un atelier parfaitement rangé, chaussé de sabots et coiffé d'un béret. La double porte d'entrée donnait sur quelques marches et un palier. A droite, se trouvait le bureau où se tenaient les hommes et où ils fumaient. A gauche, le salon ouvrait sur la salle à manger qu'une véranda séparait du jardin, et un office de la cuisine. Les pièces étaient claires, meublées dans le style Louis XVI, et une grande toile représentant Marie Madeleine présidait aux repas. Un escalier en bois conduisait au premier étage. La grande chambre et la salle de bains donnaient sur la rue, deux chambres sur le jardin. Au second, il y avait deux chambres pour le personnel.

Trois mariages eurent lieu dans cette maison, ceux de Jane et Jacques Boissarie, de Denise et Jean Imberti, et d'Henri avec Margitt. Pendant des années, tous les dimanche, le déjeuner réunissait la famille autour d'un bon vin que Marcel décantait dans un carafon et dont il fallait deviner l'origine. Claude et Xavier y ont longtemps assisté, impressionnés par la vivacité des discussions politiques : Marcel et Henry étaient "Action Française", Jacques sympathisait avec le Comte de Paris et les Démocrates Chrétiens qu'il défendait avec la fougue d'un acteur talentueux, et Jean était proche de l'Abbé Bergey dont la "Liberté du Sud Ouest" était le journal Modéré. Après le repas Jacques et Jean allaient parfois voir un match de football ou une corrida , tandis que Claude et Xavier louaient un vélo et pédalaient au Parc. Tous habitaient à proximité : l'appartement des Boissarie rue Paulin n'était séparé de la maison Fonsale rue Caussan que par la rue Turenne, et les Imberti, rue de la Renaissance n'étaient guère plus loin. L'usine de capsules où travaillait Jean était à côté, et il pouvait d'un saut se mettre au piano ou écrire un article littéraire pour la "Liberté". Les contacts étaient faciles et cordiaux entre tous.

1934 marqua la fin de cette vie heureuse, lorsque le 5 août Denise, en vacances aux USA, se noya dans un lac, laissant trois jeunes orphelins. Madeleine en fut si affectée qu'un an plus tard Simone vint craignant que sa mère ne survive pas, et la décida à repartir avec elle pour changer ses idées. Marcel ne l'accompagna pas parce que la crise lui avait causé de telles pertes qu'il pensait à vendre la maison. Elles embarquèrent sur l'Europa (devenu Liberté en 1945), dans une cabine pour quatre, et subirent une tempête. Il n'y avait pas de vin sur ce navire allemand, et Madeleine le regretta, mais le jardin d'hiver lui plût beaucoup, et elle fut tentée de prendre des boutures. Pendant son séjour de cinq ou six semaines, elle souffrit d'insomnie et même de dépression. Elle revint sur le Champlain le 9 novembre, avec une recommandation pour le commissaire.

Pendant son absence, Marcel alla à Pau et examina la possibilité de s'associer avec Henri qui avait une entreprise d'autocars. Ce projet à 73 ans, montre à quel point il était affecté par la crise. Par ailleurs, ce voyage lui fit sentir combien sa belle fille norvégienne avait une culture différente, et qu'après trois ans de mariage, elle ne rendait

pas Henri très heureux. Il lui en garda un ressentiment qui s'accentua avec le temps.

En 1936, la santé de Madeleine ne s'était toujours pas rétablie, et la tumeur de 3,5 kilos, qu'en 1921 le docteur Rabère(Il était le fils de leur ancien médecin de Pauillac) avait opérée, nécessita un traitement aux rayons X, alors que les médecins américains n'y avait rien vu d'inquiétant, et, elle fit son testament le 20 décembre. Un an plus tard, le 5 décembre 1937, survint un nouveau drame.

Henri skiait un dimanche sur la route du col d'Aubisque, lorsqu'il fut enseveli dans une avalanche. Malgré des recherches menées par son ami Cordier(Son fils Daniel a été le secrétaire de Jean Moulin, sur lequel ,il a écrit un livre, et un marchand d'art moderne) et auxquelles participèrent ses beaux frères Jacques et Jean, il fallut sept semaines pour retrouver son corps. Le 4 janvier, Madeleine désespérée, eût une crise grave, et elle ne put sortir jusqu' en Avril. Mais, après une courte rémission, elle mourut le 23 mai au soir, entourée de son mari, ses filles Cécile et Nénette, ses gendres Henri, Jacques et Jean. Elle avait 63 ans. (*Son médecin était le frère de François Mauriac.*)

MORT DE MADELEINE CARRERE par CECILE A. FONSEALE.

« C'est le 23 mai 1938, à six heures du soir, que mourut notre chère maman, après une longue maladie qu'elle a supportée avec courage et esprit chrétien.

La mort tragique de sa fille Denise, victime d'un accident de canoë, le 5 août 1934, au cours d'un voyage aux Etats-Unis, l'atteignit si profondément, qu'il semble bien que ce bouleversement fut le départ de son affaiblissement physique. Un an après, elle était si déprimée, malgré ses efforts pour réagir, que Simone, venue spontanément en France après avoir reçu d'elle une lettre où elle lui disait qu'elle ne la reverrait plus, lui proposa de venir avec elle aux Etats-Unis, espérant que ce voyage, ou plutôt ce pèlerinage, si dououreux qu'il fût, apporterait tout de même une diversion et serait un remède.

Le bon effet ne se fit pas attendre ; maman rentra en France fin Novembre avec un équilibre retrouvé, bien que vers la fin de son séjour à New-York, elle eût une petite hémorragie intestinale, premier indice du mal qui devait l'emporter ».

Cécile Alibert Fonsale

L'été suivant, Marcel partit pour Grenoble chez sa fille Marcelle, et, en route, il s'arrêta à Carcassonne, à la recherche de souvenirs de sa tante Gallibert. Pendant ce temps, il avait chargé Henry et Cécile d'aller à Paris régler la succession de son fils avec Margitt qu'il ne pouvait supporter de revoir. C'était la période des accords de Munich, et la menace de guerre pesait sur le pays. Le 16 octobre, il apprit la mort de son dernier frère, Clet, qui avait fini ses jours Misérablement dans les Landes, après avoir pris sa retraite de médecin de la marine marchande.

Au cours de l'hiver 1938, Marcel, suivant les conseils de son gendre et notaire Henry Fonsale, décida de faire une donation partage pour réduire

les difficultés qu'auraient créées la présence de mineurs, et l'éloignement de Simone.

L'acte fut signé le 20 novembre 1939, au début de la guerre. Pendant trois ans, il vécut seul avec Marie. Tous les matins, il faisait quelques mouvements de gymnastique, l'après midi, il allait à pied jusqu'au centre de la ville, achetait un journal et revenait en s'arrêtant chez Cécile. Il y déjeunait le dimanche, souvent d'un gigot haricots arrosé d'un vin de sa cave qu'il apportait dans son vieux sac en cuir. Durant le repas, il acceptait avec gentillesse d'écouter son petit fils Xavier qui fréquentait le grand ennemi de Maurras, le Père Dieuzayde. Il allait rarement voir Cécile au Moulleau ; la plage n'était pas son monde.

En septembre, il allait à **Patiras** pour les vendanges. Une année, Xavier l'y accompagna pour une semaine, mais sans être autorisé à se mêler aux vendangeurs. La maison était tenue par Fabienne d'Antin, la femme de Guy Breton .

Pour traverser le fleuve un "marin" venait de l'île dans une "yole" à voile. Madeleine avait toujours redouté ces navigations incertaines du fait des vents et des courants. L'électricité, l'eau courante, le téléphone étaient inconnus. Marcel retrouvait là de vieilles querelles familiales : Patiras était une île divisée en trois propriétés : Le Nord dénommé "Valrose" appartenait à Marie, veuve de Paul, le Sud était au mari de sa fille Yvonne, Antoine Lanneluc-Sanson, et le centre dénommé "Trinité Valrose" avait échu à Madeleine. Les écoulements d'eau dans les fossés de drainage et les querelles entre les employés causaient des tensions, et les cousins se voyaient peu. Mais Marcel retrouvait aussi la cuisine aux sarments de vigne, les fruits et les légumes frais, les lampes à pétrole, la marche dans les vignes, la dégustation des vins en cave, et tous ces gens qui vivaient là qui le connaissaient lui et sa famille depuis si longtemps. Cette île, la première habitée en remontant le fleuve, était un monde très différent de celui du Médoc, un monde sauvage : en hiver les canards se posaient dans les mares du "vasard", le gibier abondait, les eaux du fleuve étaient très poissonneuses, l'air bourdonnait d'insectes en été, la marée remontait par les fossés qui servaient d'égoûts pour les cabinets suspendus au dessus à proximité de la maison. Au jusant, les barriques étaient roulées, jusque sur les gabarres échouées dans la vase, et, avec le flot, elles les montaient jusqu'au port de la Lune où les négociants les réceptionnaient. Cet univers a enchanté Pierre Benoît qui l'a décrit dans "l'Ile Verte," et l'avocat Pierre Siré qui passa son enfance avec son grand père, gérant d'une de ces îles, et a raconté la vie du fleuve (*Le Fleuve Impassible*, Juliard 1980..

En juin 1940, après la défaite, la France fut à moitié occupée ; Edouard Faugère fut blessé et prisonnier. Le 28 août, mourut Isabelle Breton, la sœur de Marcel. Avec l'automne, un sévère rationnement fut imposé : plus de charbon, peu de bois, peu de pain, de viande, de lait, de beurre, et le marché noir apparut. A la course au ravitaillement, les vieillards étaient perdants. Marcel lut avec passion "Autant en emporte le vent",

où il retrouvait la peinture d'une société rurale et aristocratique comme celle du Médoc, ainsi que les drames d'une autre guerre perdue.

En août 1941, la succession de Madeleine fut partagée, attribuant la nue propriété de Patiras à Cécile (*Les Fonsale passèrent à Patiras les vacances depuis 1942 et y profitèrent de l'abondance de nourriture pendant les "restrictions". La propriété fut vendue en 1963, après la mort du chef de culture, Henri Valverde, et à la veille de celle d'Henry Fonsale. Elle avait été achetée en 1881 par Jean Baptiste Lapierre, arrière grand-père de Cécile. Depuis, les habitants refusant l'isolement, l'ont désertée*), la maison de Caudéran à Simone, Marcelle et Jane (Cette maison fut occupée par les Allemands et gardée par Marie jusqu'en 1944, les Boissarie l'habitèrent ensuite jusqu'à sa vente à Roger Lapébie, ancien vainqueur du Tour de France) , celle de Pauillac aux enfants Imberti. En octobre, souffrant d'un cancer de l'intestin, (*Son frère Paul était mort du même cancer le 7 août 1937*)

Marcel décida de ne plus sortir : il appréhendait ce second hiver de guerre qui commençait, et, de fait, fut très dur. Cela lui fut épargné, puisque, le dix décembre il expira avec Claude à côté de lui. Pendant des heures pénibles, il avait été gardé par une religieuse à qui il faisait lire les Fables de Florian pour éviter son bavardage.

Lors de l'enterrement de son fils Henri, Marcel avait été touché de voir l'abbé Bourceau qui l'avait connu au collège de Guyenne vingt ans auparavant, et, apprenant sa mort par la presse, était venu prier pour lui. Curé alors de Saint Victor, l'abbé garda le contact avec Marcel dont il était proche par les idées politiques, passa le voir et l'accompagna dans une méditation finale qui le mit en paix avec cette église qui avait excommunié son maître Maurras, et lui permit de recevoir les derniers sacrements des mains d'un prêtre qui le comprenait. Après une messe à Saint Seurin, Marcel fut inhumé à Saint Estèphe avec ses parents, et sa disparition fut saluée dans la presse locale par son vieil ami Salle. Peut être suffirait-il de dire qu'il fut un "honnête homme", l'équivalent français du "gentleman", avec ce panache que cultive Cyrano, le héros gascon de Rostand, mais aussi un Médocain, c'est à dire un homme de ce monde unique où la recherche fervente de la qualité du vin unit tous les habitants dans un style de vie exigeant; le dernier de notre lignée qui vécut de la terre et sur elle.

NOTE : DAMES DE LA REUNION, SACRE COEUR & COURS SAINT SEURIN⁶⁰ . Selon un article paru dans le journal Sud-Ouest, dans les années 80, le Lycée de fille situé entre les rues de la Croix Blanche, Roger Allo et Mondenard, a pris la place de l'Institution des Dames de la Réunion où a été élevée Anne Lapierre. Le lycée était déjà là quand Aimé Fonsale de retour d'Indochine loua , en 1893, la maison construite rue de la Croix Blanche, devenue celle du Proviseur.)

Madeleine Carrère, sa sœur Marie et sa fille Isabelle furent pensionnaires au Sacré Cœur. Mais les "Congrégations" furent interdites

en 1901 et 4, et le Sacré Cœur, comme l'Assomption ferma et partit à l'étranger.

Les Dames de Ste. Clotilde ouvrirent modestement des classes dans des locaux voisins de l'église St. Seurin, peut-être proposés par le Curé Dailhés. Simone et Marcelle furent parmi les premières pensionnaires, en 1904, et Cécile les rejoignit en 1906. Simone eut une crise d'appendicite, mais le chirurgien Demons consulté évita l'opération. Cécile, fut la plus jeune élève et très choyée par les grandes. Le Curé Paillés venait le Dimanche à 18 h.30 passer une demi-heure avec maîtresses et élèves. Il était très aimé, mais mourut dans les débuts du Cours..

Cécile mit ses filles au Sacré-Cœur jusqu'à ce que les Dames de Ste. Clotilde la presse de les mettre au Cours qui s'était bien installé, mais était moins bien fréquenté que le Sacré cœur et l'Assomption. Simone y mit aussi ses deux filles. L'uniforme des Dames de Sainte Clotilde était violet, car l'ordre avait été fondé pour les orphelines des victimes de la Terreur pendant la Révolution de 1789, et elles en portaient le deuil. Au XX^e siècle, cet uniforme violet paraissait déplaisant et la raison en était périmee. Il écartait bien des candidates possibles.

P.S. Ce récit est fondé sur les archives laissées par Marcel à Cécile et par celles de Paul laissées à Jean Philippe de Vivie de Régie61, les souvenirs de ma mère, les miens, et in fine les commentaires de Jane Boissarie.

Xavier Fonsale

MEMOIRES de JANE ALIBERT-BOISSARIE 3^e éd 2005/XF62 (Sommaire)

MES SOUVENIRS

Je suis un peu intimidée ...et émue, mes chers petits enfants , en ouvrant ce livre pour y tracer mes souvenirsils foisonnent dans mon esprit, et habitent mon cœur ! c'est au jet de ma plume que je vais en faire le récit ; ils restent bien vivants en moi, malgré les années accumulées...Cette année 1992 qui commence, verra s'achever ma 89ème année, j'entrerai dans ma 90ème .(décédée en 1995)

Oui, je suis née le 29 juin 1903 au château Belgrave, à Saint-Laurent du Médoc, en la fête de St Pierre et St Paul. Mon baptême a eu lieu en l'église de St Laurent. Mes parents achetèrent cette propriété en 1898, 5ème cru classé du Haut Médoc. Leur mariage a eu lieu à Pauillac, en août 1893 ; la fameuse année, où les vendanges ont été faites au mois d'août ! - Et le vin excellent.

Par son mariage avec Alida Liquard, mon grand-père Constant Alibert, docteur en médecine, vint s'établir en Médoc, et pratiqua d'abord sa profession dans le Bas-Médoc. Un peu plus tard, il s'installa au château Morin, à Saint Estèphe. Vous comprenez que ce sont mes grands parents

paternels. Ils eurent six enfants, dont mon père, Marcel, qui fit ses études au Collège de Blaye, comme interne . Château Morin, belle demeure ancienne, propriété encore actuellement de nos cousins Sidaine, est un vignoble, situé dans le hameau de Saint Corbian, sur la commune de Saint-Estèphe.

Après d'excellentes études et son service militaire, mon père se fixa à Pauillac, où avec son frère Paul, il travailla à la Banque Alibert, qu'avait créé leur père. Parallèlement, il y avait à Pauillac, (à la même époque) la Banque Carrère. Qui était cette famille ?

Originaire des Hautes-Pyrénées, Sous, près de Tarbes. Ils étaient très nombreux. Certains s'expatrièrent, vers l'Amérique du Sud. Une autre famille, très nombreuse aussi, du même village, les Lapierre (*JB Lapierre et Pétronille Croizet, parents de Pétronille épouse Auguste Carrère et Anne épouse Louis Carrère, parents de Marie épouse Paul Alibert et Madeleine épouse Marcel Alibert.*) avait précédé l'exode des Carrère. L'un d'eux avait trouvé un travail en médoc, s'y était marié. Très doué pour le commerce, ayant comme on disait alors « fait fortune » .. Il fit bâtir une très grande et belle maison (qui existe encore au centre de Pauillac). Là, il y avait donc Monsieur et Madame Lapierre et deux filles. J'en arrive à l'époque où elles étaient « bonnes à marier ».

AUGUSTE CARRÈRE EN PARTENCE POUR LA HAVANE

Auguste Carrère, dans ces jours là, pour aller vers la Havane, depuis les Hautes Pyrénées... dut s'embarquer à Bordeaux sur un bateau qui fit escale à Pauillac... et pour satisfaire le désir de ses parents, il rendit visite à Monsieur et Madame Lapierre, qui le reçurent à bras ouverts. Et ce jeune homme fut « frappé » (expression d'autrefois...) par l'aînée des

filles (je ne me rappelle pas son prénom). Tellement frappé, qu'à son retour, à l'escale à Pauillac, secrètement, il alla voir Monsieur le Curé pour savoir si cette jeune fille n'était pas déjà fiancée. Il voulait en avoir le cœur net, (c'est le cas de le dire...) car il était décidé à la demander en mariage. Comme dans un conte, tout se réalisa. Ils eurent une fille Marie. Auguste Carrère, dont le père de cette Marie, avait un frère Louis, qui était dans l'armée et quelques années plus tard, Louis épousa la seconde fille des Lapierre, nommée Anne. Est-ce par ce mariage que Louis se fixa alors à Pauillac ? On peut le penser. (*Oui : il se maria dès sa libération de l'armée.*)

La nouvelle maison dont je vous ai parlé, étant très grande, les familles y habitaient, chacun chez soi. Louis Carrère et sa femme Anne eurent une fille qui naquit à Pauillac le 29 décembre 1874, Madeleine.

Louis Carrère travailla dans la banque Carrère. Je ne sais pas l'âge qu'avait Madeleine quand sa mère attendit un second enfant (*Elle fit une chute en mars 1875*) Malheureusement, une fausse couche survint, avec de telles conséquences, que Madeleine perdit sa mère !... Son père entoura sa fille d'une très grande affection. Elle fit ses études chez

les Dames du Sacré Cœur, à Bordeaux, dont l'institution était située à Caudéran (derrière l'Actuel Collège Grand-Lebrun).

Paul Alibert, dont je vous ai parlé au début, épousa Marie Carrère. A ce mariage, Marcel fit connaissance de Madeleine, (cousine germaine de Marie)... Nous en arrivons à leur mariage, en 1893. Mon père avait, (je crois me rappeler)

12 ans de plus que sa femme. Ma mère disait, modestement, que le jour de leur mariage beaucoup de monde était venu à l'église, ou à la sortie, pour admirer leur couple. Ils étaient beaux ! Ils habitérent quelques années à Pauillac, une grande maison sur le quai.

MES SŒURS, MES PRMIERES ANNEES, ONCLE CLET MON PARRAIN. (Sommaire)

Simone, ma sœur aînée naquit là, le 16 septembre 1894. Marcellle, le 3 septembre 1895, Henry en 1897, Cécile le 25 novembre 1898. C'est l'année qui suivit que mes parents quittèrent Pauillac pour s'installer à Belgrave. Il était d'usage que la mère ne nourrisse pas ses enfants (de son lait). On engageait « une nourrice ». Ce choix délicat était très étudié avec « toutes les garanties possibles » (expression de cette époque). Je me rappelle même celle de Simone qui est revenue plus tard comme « nourrice sèche »... c'est-à-dire - bonne d'enfants -. Elle s'appelait Amélie Chabrerie, elle était de l'Auvergne. Je vois aussi celle de ma sœur Cécile, une jolie jeune femme aux yeux bleus qui était de Lesparre en Médoc. Elle venait à Belgrave nous rendre visite, très attachée à Cécile.

C'est dans ces années-là, avant ma naissance, qu'arriva Marie Faure. Ses parents avaient une propriété de vignes, à Médrac, près de Moulis en Médoc. Ils avaient eu des revers de fortune, et leur fille, des complications amoureuses... je crois, le « tout » réuni, Marie décida de « se placer » (expression d'alors). C'est ainsi qu'elle entra dans notre famille où elle resta 50 ans ! Jamais je ne pourrai faire assez d'éloges de ses talents, de son dévouement, de son attachement à notre famille et à moi-même.

Quand j'arrivai au monde, le 29 juin 1903, la grande maison de Belgrave était complètement aménagée, meublée, moquette à fleurs dans les chambres, tentures aux fenêtres, lits à baldaquins assortis aux tentures. En plus des cabinets de toilette à cuvettes et pots à eau, et bidet, qu'on appelait (le petit cheval...), il y avait 2 salles de bain, ayant une grande baignoire. En effet, à la cuisine où le feu était allumé tout le temps, à l'endroit où se trouve généralement une plaque de cheminée, il y avait, encastré, un grand réservoir qu'on nommait le « bouilleur ». C'était comme le cumulus, aujourd'hui. Ainsi l'eau chaude arrivait aux baignoires.

J'eus pour parrain mon Oncle Clet, un frère de mon père. Il était médecin à bord des « messageries maritimes », une ligne de paquebots de Marseille à l'Amérique du Sud. Il me rapportait de temps en temps des petits cadeaux. J'étais bien petite (3 ans sans doute) lorsqu'il m'a

offert une poupée noire, habillée de vêtements de couleurs très vives.... Cette figure en étoffe noire, me faisait très peur ! Et je faisais tous mes efforts pour jeter cette poupée sur le haut d'une armoire. C'est à peu près, dans ce même temps qu'il y avait chez nous une Anglaise, Agnès, maigre, et que je n'aimais pas, car, une fois, pour me punir, me tenant dans ses bras, tandis que je me débattais et lui pinçais les joues, elle voulait absolument m'enfermer dans un placard !.... Ceci se passait au 2ème étage dans la salle d'étude, qui servait aussi de lingerie à Marie, cette dernière s'interposa et força cette redoutable Agnès, à me laisser tranquille. Marie m'aimait beaucoup, moi aussi.

L'Oncle Clet était un curieux personnage, il roulait ses gros yeux en parlant... surtout lorsqu'il racontait des histoires de « loup de mer »... très peureux de son naturel, avant de se mettre, le soir, dans son lit, pour se coucher, il passait son épée sous son lit ! (quelqu'un aurait pu l'y attendre « caché ».... « et puis, la même opération continuait dans sa garde opération »! Papa nous a dit cela maintes fois, il en riait, mais cela nous a rendues peureuses, dans notre jeunesse.... Parmi les histoires assez rocambolesques qu'il racontait, il y en a une que j'ai retenue :

Embarqué sur un paquebot de sa ligne, en plein océan, le bateau, dans la tempête était menacé de faire naufrage... le commandant donna des ordres et l'Oncle Clet avec une précipitation extrême s'offrit pour accélérer les sauvetages et hurla « les chaloupes » à la mer...(ce sont les barques de sauvetage). Quand la première fût à l'eau, il y sauta et s'écria : « les femmes et les enfants d'abord » !... Il nous racontait cet événement plutôt tragique, d'un air « bon enfant », comme un « un haut fait de sa part ». Est-ce que Papa voulait se moquer un peu de lui, quand il nous disait « ne sachant comment faire avec son linge sale, sur le bateau, parfois il le jetait à la mer ».

Mes plus lointains souvenirs remontent avant mes cinq ans. En effet, l'été nous allions faire un séjour en Bretagne.

Papa avait une sœur Isabelle qui avait épousé Paul Breton, fils unique. Sa mère était une demoiselle de Kerros. Ils habitaient Brest une belle maison « entre cour et jardin » spécifiait toujours Tante Isabelle, pour en marquer la qualité. Très accueillants et généreux. Nous avions là, 6 (ou 7) grands cousins germains. L'été, toute cette famille se transportait dans leur villa, à Porspoder - pas très loin de Brest. Nous emmenions Marie.

Pour rejoindre la petite plage, hérissée de rochers, on traversait le jardin derrière la villa. Là, au fond, il y avait des petits pins, de chaque côté du portail que nous allions franchir... et sur beaucoup de branches, étaient suspendus de petits paquets... je les regardais de tous mes yeux, émerveillée... et mes cousins me faisaient croire que chaque nuit, cela poussait ainsi... que c'est beau la naïveté des jeunes années. Ne croyez pas que ces petits paquets étaient vides... non, non, ils contenaient un excellent chocolat ! Je puis affirmer que je n'ai pas joué « la crédule ». d'ailleurs, c'est dans ces mêmes années que je croyais fermement que le petit Jésus descendait dans la cheminée pour déposer un beau cadeau dans mes souliers, placés devant la cheminée de

la chambre de mes parents, la veille de Noël. Et puis, les cloches parties pour Rome, le jeudi Saint, revenaient en carillonnant gaiement le jour de Pâques, avec des surprises, des œufs en chocolat bien ficelés, avec de jolis rubans, à la chaîne de la cloche que l'on sonnait à Belgrave avant les repas... Je n'en ai rien oublié ! Même une année, avec ces sucreries, le Pape m'envoyait sa photo ! !... (une image de Pie X). J'ai été naïve assez longtemps !

J'eus cinq ans le 29 juin 1908. Maman attendait son sixième enfant. Un soir du mois de décembre, on roula mon petit lit dans la chambre de mon grand-père Carrère (le père de Maman qui habitait avec nous). Avant de m'endormir, j'entendais la pluie, le vent qui soufflait faisait trembler le rideau de la cheminée... mais, la vue de mon grand-père dans son lit me rassurait. Dans la nuit, la porte de la chambre s'ouvrit : c'était Marie tenant sa lampe à pétrole coiffée de son abat-jour vert, elle dit : « Monsieur Carrère, c'est une petite fille ».

Le matin arriva, et je vis ma nouvelle petite sœur : Denise, c'était le 18 décembre 1908.

Dès qu'elle eut à peu près 2 ans, on s'aperçut que c'était une enfant précoce, à l'intelligence vive, parlant bien sûr, mais s'exprimant étonnamment bien pour son âge, et peu à peu, dans certaines occasions, où elle se trouva seule avec une grande personne, au salon, elle tenait admirablement la conversation....

Mes sœurs aînées étaient « pensionnaires » à Bordeaux au Cours Saint-Seurin, institution que les Dames de Sainte Clotilde, venues de Paris, avaient ouverte au début du siècle. Mon frère Henry, était dans un collège nommé Saint Jean de Bazas.

En 1910, mes parents louèrent à Bordeaux, une maison avec un grand jardin, 57 rue de la Trésorerie (actuellement rue du Dr Barraud). Mes sœurs aînées et Henry devinrent « externes ». La maison était proche du Cours Saint Seurin. J'avais 7 ans. J'allais en classe. Peu à peu je m'attachais beaucoup au Cours, et à certaines maîtresses.... Rentrée à la maison, je me déguisais et imitais Mademoiselle Vaudan (ma préférée) en faisant la classe à mes pouponnes ! Mes sœurs Simone, Marcelle, Cécile se firent de très bonnes amies parmi leurs compagnes de classe, ce qui créa des liens dès ce moment-là avec la famille Fonsale, les Cardez (elles étaient 3 filles), les Maydieu, entre autres. Henry faisait du football, à la « vie au grand air », à Mérignac, fondée par les Gasqueton (propriétaires à St Estèphe). Il aimait beaucoup le sport. Il était élève à Grand Lebrun. C'est à peu près en 1909 et 1910, que décédèrent notre grand père Carrère et Bonne Maman Alibert.

BELGRAVE , AU JOUR LE JOUR

Il faut que je vous dise ce qui se passait à Belgrave, jusqu'en 1907, au jour le jour, pour Papa et Grand Père Carrère. Très tôt le matin, la charrette anglaise où la jument « Musette » était attelée, quittait la remise, conduite par le cocher, Gustave, et s'arrêtait devant la porte de la cuisine ; Papa et Grand Père prenaient place, et tous deux

partaient pour Pauillac (7kms) à la Banque. (ai-je dit que la Banque Alibert s'était fondue avec la Banque Carrère ?) où ils travaillaient. Ils rentraient à Belgrave en fin de journée. Ils s'entendaient admirablement, paraît-il. Quand la saison était là, ils allaient à la chasse,... à la bécasse... tandis que les propriétaires des châteaux de Saint-Julien, Beychevelle, et Perganson, chassaient à courre dans la forêt près des lacs d'Hourtin et Carcans.

En 1907, Papa quitta ses occupations à la Banque, mais ses journées étaient quand même bien remplies, car il avait deux autres vignobles. « La Trinité-Valrose » dans l'île Patiras, en face de Pauillac et le château Les Ormes de Pez, à Saint Estèphe. Et puis, il allait à Bordeaux, chaque semaine, car il faisait partie, ou dirigeait, certaines sociétés vinicoles de haut rang (« les grands crus classés » entre autres : *Il fut Secrétaire Général puis Vice-Président du Syndicat des Grands crus classés du Médoc, créé en 1911, et en 1914, Vice-Président du Crédit Agricole.*). Il fut aussi très ardent dans sa lutte contre la fraude... je puis dire que sa personnalité, son jugement, son action, ont été fort appréciés dans « le monde du vin » à Bordeaux. Il fut d'ailleurs fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

L'île Patiras était le lieu de nos grandes vacances. On s'embarquait à Pauillac dans la gabare (bateau à voile). Le fleuve est large à cet endroit et la durée de la traversée dépendait du vent.... A l'arrivée, on poussait beaucoup de petits cris, car on posait ses pieds sur de larges pierres couvertes de vase.

Nous aimions bien cette île, où l'air était chargé de senteurs, la terre riche, les arbres fruitiers de toutes sortes, et le lait excellent pour se régaler de riz au lait !. Henry montait une tente sous de grands ormeaux, on avait l'illusion d'être dans un pays lointain....

En 1913, mes parents abandonnèrent la maison louée à Bordeaux, et restèrent définitivement à Belgrave. Simone et Marcelle avaient leur « Brevet Supérieur ». Cécile et moi devinrent « pensionnaires » - toujours au Cours Saint Seurin-et, Denise beaucoup plus tard.

Nos proches voisins étaient le château Lagrange, le château Larose-Perganson, et le château Trintaudon. A Perganson, habitaient le Comte et la Comtesse Lahens, ils avaient une fille, Germaine (nous avions 6 mois de différence) - mon amie d'enfance -. Très souvent, sa gouvernante anglaise, Miss Freda venait me chercher, soit à pied, ou dans une petite voiture attelée d'un poney, nous jouions avec des poupées, dans une chambre pleine de « jouets », tandis que Miss Freda, attendait dans une pièce attenante.... Nous nous aimions beaucoup toutes les deux. Nous ne manquions pas de nous écrire, car les Lahens habitaient Paris, plusieurs mois de l'année. Elle épousa un brillant officier, le lieutenant de Bournazel qui fut tué au Maroc en 1932. (*Méhariste, héros d'une*

génération) ., elle eut deux fils. Malgré les circonstances qui nous séparèrent, notre amitié demeura.

Le château Lagrange était très près de chez nous à pied. Une planche servait de petit pont, sur le Rioucla, le ruisseau qui serpentait entre nos deux propriétés, et marquait la limite des deux communes, (St Laurent et St Julien) donc, ayant traversé, ce petit cours d'eau, nous étions sur la propriété de Monsieur de Mussy-Louis qui était un grand ami de mon père. Ils avaient deux enfants ; Cilette, à peu près de mon âge, et Charles, qu'on appelait toujours : Charlie. Leur mère était morte très jeune. C'est une tante (sœur de leur père) qui était la maîtresse de maison. Elle m'a laissé un remarquable souvenir, tant par sa douceur, sa finesse, sa distinction, et son âme élevée. Elle désirait se faire religieuse, au moment où son frère tomba veuf. Sa générosité l'emporta et elle vint à Lagrange, près de son père et se consacra à l'éducation des enfants. Ils faisaient leurs études, chez eux, avec une institutrice, et un précepteur pour Charles. Monsieur de Mucy Louys avait une grosse fortune. C'était un homme genre « ours », mais pétillant d'esprit, d'une grande simplicité, et aimant vivre suivant ses goûts, et non, victime des « conventions »... Cilette et moi, étions des amies intimes. Elle devint amoureuse de mon frère, mais ce dernier était bien loin de répondre à cette flamme... j'étais la confidente de Cilette,... qui souffrait ! Je revois la belle garenne, près du château, la pièce d'eau à la limite d'une grande pelouse, et les massifs où les héliotropes répandaient un parfum exquis ! Je pense aussi à la petite chapelle, au premier étage du château où les senteurs des narcisses, des jacinthes, se mêlaient à l'odeur des cierges allumés... Mademoiselle de M. Louys avait obtenu de son frère, d'aménager cet oratoire, où j'aimais aller prier, un petit moment avec Cilette.

L'été ramenait des familles amies, des propriétés environnantes. Les Balaresque, les ??, les Van der Woort, les Pichon-Longueville, etc... Mais, au château Larose-Trintaudon, la famille Desmon (qui habitait 25, quai d'Orsay à Paris) renouait des liens. Principalement, mes sœurs aînées retrouvaient avec joie, Henriette et Annette (décédées). Ces « parisiennes », charmantes, élégantes, donnaient le ton de « l'habillement chic ». mes sœurs avaient apprécier tout cela, et en bonnes petites provinciales... elles les admiraien, tant pour leur apparence, à cette époque là : livres parus, pièces de théâtre, idées politiques, et que sais-je.. était le « nec plus ultra ». aujourd'hui vous diriez « super » ou « hyper »... ? n'oubliez pas que mes sœurs étaient cultivées. Et à Belgrave, on s'intéressait énormément aux choses de l'esprit. Henry avait aménagé, au fond de la grande prairie, un excellent tennis. Il était sportif, bon joueur. Au jour, où je trace ces lignes, un partenaire vit encore, c'est Monsieur Guy Exshaw (que Francis connaît). Il a à peu près mon âge (peut-être un peu plus). Monsieur Exshaw incarne la parfaite courtoisie, et il ne manque pas d'esprit !

Nous arrivons à la grande guerre - de 1914 -. Je revois le train, à la gare de Saint Laurent, rempli des hommes mobilisés, qui s'agitaient aux portières, et criaient gaiement « à bientôt, nous pourrions être de retour pour les vendanges » -

on était le 2 août - la guerre a duré 4 ans ! Et dès le début, l'armée allemande ayant violé la neutralité de la Belgique, déferla dans le nord de la France. Et il y eut beaucoup de morts, dans l'armée française (notamment Jean Desmon, le frère de Annette et Henriette). Ce fut une hécatombe, pour les soldats français Simone et Marcelle, mes deux sœurs aînées, terminèrent leurs études à Bordeaux, avec le diplôme de cette époque : le brevet supérieur. Simone était très adroite de ses mains, faisait beaucoup d'ouvrages : lingerie, chapeaux, et beaucoup d'autres encore... Elle tenait l'harmonium à la messe du dimanche, qui était précédée d'un superbe « Veni Creator » que chantaient à pleine voix les chanteuses qu'elle exerçait régulièrement. Elle a fondé en plus un patronage où venaient ces chanteuses et d'autres jeunes filles de St Laurent. Avec leur concours, Simone organisa des représentations : chants, théâtre, etc... aussi, elle était fort occupée et enfourchait sa bicyclette.. pour ces allées et venues de Belgrave à St Laurent (3km800). On l'aimait beaucoup dans le village... elle était même très populaire !...

Marcelle, plus secrète, lisait énormément, elle chantait ; prenait des leçons, sa voix (mezzo) était belle ; et nous étions tous remplis d'émotion quand elle chantait « la vieille maison grise ». Même papa était sensible à cette poésie, à son timbre de voix, si chaud ! Hélas, ce n'était pas le temps de faire un enregistrement sur disque... Marcelle avait choisi de rendre service à Mademoiselle Marie, la Directrice de l'Ecole Libre de St Laurent (Mlle Marie - Religieuse). Elle aussi avait sa bicyclette, mais la plupart du temps elle faisait atteler « Musette » et se rendait à l'école avec la charrette anglaise. Elle laissait son attelage à côté, chez les Garrigou... à l'école, elle remplaçait « l'adjointe ».

Cécile termina également ses études, revint à Belgrave et ne cessa pas de se cultiver.... Elle s'abonna à une revue culturelle littéraire... s'entoura de livres sur l'art (de reconnaître les styles) qu'elle lisait assidûment. Je me rappelle qu'elle potassait aussi « l'anglais par soi-même »... et à l'extérieur, elle rendait service à l'école libre, où elle donnait des leçons de piano, -c'est l'école qui en recevait le prix. Car Mlle Marie faisait face à tout, de la salle de classe à la cuisine souvent....

Chaque année, à la belle saison, elle venait à pied avec ses élèves, pour un goûter à Belgrave. L'une d'elles, Aimée Gravaud, jusqu'à la fin de sa vie, aimait évoquer ces souvenirs. En effet, elle et sa sœur étaient orphelines. Aimée n'a jamais oublié, ce qui la touchait tant, les baisers de Maman, à cette occasion !

Régulièrement, on allait à Pauillac, le dimanche après-midi aux vêpres, suivies d'une visite à Tante Marie⁷² où nous retrouvions Margot et Paulette, contemporaines de mes trois sœurs aînées. Yvonne (l'aînée de Margot) s'était mariée en 1910, juste avant le décès de Bonne Maman Alibert. Je me rappelle encore le grand déjeuner.... J'avais 7 ans.

C'est à la bibliothèque de la paroisse à Pauillac, rue Saint Martin, que nous trouvions toutes de quoi alimenter nos lectures (nous lisions

toutes beaucoup même notre petite sœur Denise). En plus, les trois aînées prenaient des livres à « Panblion » avec un abonnement - à Bordeaux -.

Les belles années de jeunesse de mes sœurs s'écoulaient donc durant cette guerre... qui marquait énormément la vie quotidienne tellement on participait à tout ce qui se déroulait au « front », et puis, les blessés qui arrivaient... les soldats pour lesquels on tricotait, chaussettes, passe-montagne, écharpes, gants, de laine, bien entendu ! Sans parler des cérémonies à l'église, où l'on priait avec une ferveur sans pareille ! ... ;

« Pitié mon Dieu, c'est pour notre Patrie », etc... on ne peut oublier ces jours douloureux, ni notre patriotisme exaltant ! Je crois que tout notre pays vibrait à l'unisson...

J'étais pensionnaire, en ces années, au Cours Saint Seurin (toujours le même, où mes sœurs avaient fait leurs études). Denise était venue m'y rejoindre.

Marcelle fit la connaissance d'Edouard Faugère, chez une cousine des Alibert, qui la lui avait fait rencontrer. Il était Lieutenant dans l'artillerie, c'était au cours de la guerre. Progressivement, ils firent connaissance (si l'on peut dire...), en s'écrivant énormément je pense... tant et si bien, que leur mariage eu lieu en février 1917 (il faisait très froid...) en l'Eglise de Saint Laurent, et à Belgrave, la réunion fut très intime, dans l'intimité des membres les plus proches de la famille. (Geneviève Gayde, la fille de Tante Marcelle, a des photos de cette journée de mariage).... Le temps s'écoula assez péniblement.... Les armées luttaient... il y avait des morts, des prisonniers, des blessés....

Henry après la 1ère partie de son baccalauréat demanda à papa de s'engager, il devait avoir 17 ou 18 ans. Il fut pris dans un régiment de dragons, en garnison à Libourne (là, il se fit vite de très bons amis). Il alla assez vite au front (les dragons étaient à cheval). Au bout d'un certain temps, il voulut réaliser son grand désir de passer dans l'aviation. C'est ce qui arriva. [Il fut incorporé dans l'escadrille de Guynemer, \(les Cigognes\)](#) (le pilote est seul dans son avion).

En août et septembre 1918, beaucoup de choses bougèrent.... D'abord la naissance du premier enfant de Marcelle et Edouard, Michel, né le 26 ou 29 septembre, à Belgrave, avec les bons offices de la sage-femme, Madame Tauzin - dont le mari était notre boulanger à Saint Laurent -. C'est elle qui m'a reçue.. ; au monde, ainsi que ma sœur Denise.

En octobre, Henri, au front, tomba très gravement malade, hospitalisé à Bar le Duc. Un télégramme l'annonça brutalement à mes parents. Maman partit avec Simone. En même temps, une grande épidémie se développait... très rapidement, = la grippe espagnole.

Beaucoup de personnes tombaient malades, très atteintes, il y en avait qui mourrait... Cela prit de telles proportions, qu'on ferma les Ecoles. Je revins donc à Belgrave avec Denise, nous étions pleines d'admiration pour notre premier neveu !. Et assez ravies de ces vacances imprévues !

Au milieu de tout cela, Papa fut sollicité par la mairie, afin de loger des officiers américains... oui, tout un régiment arrivait dans notre commune de Saint Laurent ! Papa proposa d'héberger trois officiers dont je me rappelle les noms : Major Smith, Lieutenant Dossey, Lieutenant Crosby. Nous n'avions plus guère de domestiques.... Reparties chez elles, très atteintes par cette fameuse grippe, maman absente... ainsi papa profita de cette liberté, d'accueillir ces hommes du « nouveau monde ». Il était tout « guilleret » de voir s'animer notre vie quotidienne, plutôt uniforme....

Là-dessus, maman revint avec Simone et elle prit assez mal la présence des « américains ».. Maîtresse de maison « exceptionnelle », elle vit tout de suite sur le plan pratique, les difficultés à surmonter, et cela ne la mit pas de bonne humeur ! ...Vous en jugerez plus tard ! Une brave femme nommée Johanna, bonne cuisinière fut engagée rapidement,... il fallait nourrir 11 à 12 personnes midi et soir. Evidemment, j'avais lachage...c'était peut-être un privilège (pourquoi « moi », 15 ans et pas Cécile ?!), .. de mettre le couvert. Tout devait être « impeccable ». Je crois que je m'en acquittais bien....Major Smith, à droite de maman, parlant un peu français, offrait parfois son aide, pour découper gigot, ou rôti... mais, toujours, il s'est fait remercier par maman, sur un ton plutôt sec ! En compensation, papa animait beaucoup la conversation, et chaque jour, nous (c'est-à-dire, mes sœurs et moi) étions enchantées de la présence des officiers, pleins de gentillesse, d'attentions, par exemple, les chocolats qui nous savourions après les privations de la guerre, mais certains chocolat à la cannelle, n'avaient pas de succès ! Il y eut des moments forts agréables, les après-midi, où venait la musique du régiment, bien installées ⁷² Carrère Alibert, mère de Yvonne Lanneluc Samson, Margot Sidaine et Paulette Alibert (célibataire) sur la pelouse, devant la façade du grand hall, par chance le temps était exceptionnel. Vous devez trouver bizarre que j'évoque ces réceptions.... Et qu'un régiment débarqué en France pour participer à la guerre... fasse de la musique paisiblement. Et voici !... J'aurais dû dire précédemment que le 11 novembre 1918 l'armistice fut signée ! Les allemands demandaient d'arrêter les hostilités.

L'armistice fut donc signé, comme je le dis plus haut, c'est ce qui explique cette vie de château, pour les officiers, et le calme train-train pour la troupe. Le temps beau, devenait plus frais et l'on commença à se tenir au « fumoir » l'après-midi, avec du feu dans la cheminée. Le fumoir était un petit salon où l'on se retrouvait l'après-midi. Maman avait toujours en mains, un ouvrage, de la dentelle d'Irlande, par exemple, avec un crochet, très, très fin... tandis que Cécile, faisait de la dentelle, avec un métier, ou de la broderie sur filet. Je n'étais pas très douée pour réaliser toutes ces choses... Simone, elle, jouait souvent du piano au salon... et... le Major Smith lui proposa de jouer à quatre mains...Cela se renouvela, plusieurs fois, et nous commencèrent à la taquiner... « tu vas voir, ... il va te faire une 'déclaration' (on s'exprimait ainsi, ne vous en déplaise...)».. et bien, cela arriva.

Il fit sa « déclaration », le Major Smith - à 45 ans- . A mon père, il fit part des sentiments qu'il éprouvait pour sa fille Simone - en vue de l'épouser - . A Bordeaux, un ami de papa, Monsieur Richon, consul de Grèce, obtint des renseignements sur la famille Bacon-Smith, excellents dans tout l'ensemble... et la date du mariage fut fixée au 27 mai 1919.

Entre-temps, Léonard et Simone firent connaissance en échangeant quelques lettres !.. Le jour du mariage fut superbe - temps magnifique - décoration dans le hall où les portes étaient encadrées d'œilllets blancs (du jardin de Belgrave)

- excellent menu (un traiteur de Lesparre) des vins remarquables entre autres 1898, une année hors pair ! Ensuite, danse, et pour moi, proche de 16 ans, un cavalier « qui fit ma conquête » Jean Mabilleau, cousin éloigné Alibert, dont la famille était à Castelnaudary. Sous-lieutenant, dont une partie de son régiment de hussards, était campée chez la Marquise.. du pavillon à Castelnau de Médoc. Il était venu à cheval, je me rappelle même le nom de sa jument « Pitchounette ». j'ai gardé de cette journée un souvenir émerveillé !!!!.

Puis Simone s'en alla... Marcelle également était loin ; Edouard, officier dans l'artillerie était en garnison à Joigny, je crois.

MARIAGE à BELGRAVE : CECILE AVEC HENRI FONSALE

Cécile, à Belgrave, se préparait à son mariage avec Henri Fonsale. Je dois revenir quelques années en arrière, dans les années où nos parents habitérent Bordeaux, afin d'expliquer comment nos relations s'étaient resserrées avec la famille Fonsale, et aussi durant nos années d'internat. Cécile se lia intimement avec Mathilde Fonsale, et souvent Monsieur et Madame Fonsale nous invitaient à déjeuner (ils habitaient au 37 rue de la Croix Blanche, une belle maison avec un grand jardin. Le temps de la guerre 1914 arriva... et enfin les militaires furent démobilisés. Le mariage de Mathilde Fonsale avec un officier de cavalerie, Louis de Reboul, eut lieu en janvier 1919. Naturellement, Cécile fut invitée. La cérémonie eut lieu en la Basilique Saint Seurin, et je revois Cécile dans le cortège des invités, elle était ravissante !.. Je devine que cette heureuse journée se passa fort bien, tellement bien, que Henri Fonsale eut pour Cécile un « coup de cœur », et insista auprès de Mathilde pour que secrètement, elle en fit part à Cécile !... Et que cela lui soit dit « vite fait »...

Cécile ne m'a pas mise dans toutes ses confidences, aussi je ne suis pas en mesure de relater les circonstances des mois qui précédèrent son mariage. D'ailleurs, j'étais encore interne au Cours.

Monsieur Fonsale est décédé vers le mois de mars, je crois, aussi mes parents en accord avec Madame Fonsale décidèrent que le mariage se célébrerait dans l'intimité, à Belgrave. Il eut lieu en septembre, par un temps gris et morose, j'avais comme cavalier François Dillemann (qui

épousa plus tard, Marie Josèphe Fonsale, sœur d'Henri). Il y avait beaucoup de famille du côté d'Henri, mais personnellement, je ne garde pas un souvenir aussi précis, que de celui de Simone, qui reste pour moi une journée de rêve.

BELGRAVE AU JOUR LE JOUR (suite) (Sommaire)

Au risque de me répéter (car je reprends ces récits avec, souvent, un large intervalle...) je veux vous signaler que jusqu'en 1914, on employait pour se déplacer les voitures à chevaux. L'omnibus, la victoria (décapotable) pour l'été était attelée de deux chevaux. Le coupé - un seul cheval. Et bien entendu, la petite jument Musette pour la charrette anglaise. - dont j'ai parlé au début. A la veille de la guerre, papa acheta une limousine d'occasion, il engagea un chauffeur (et sa femme) qui se fixèrent à Belgrave... Finis, les beaux attelages, et le départ du cocher Gustave qui était si chic.. sur son siège. D'ailleurs, n'avait-il pas fait ses débuts chez les Johnston ? .. à Beaucaillou, près du château Beychevelle... tous les habitants des ces châteaux, chassaient à courre, dans les bois de Hourtin, Carcans, etc... à l'époque. Mais,... la guerre terminée, Henry (notre frère) qui aimait beaucoup la mécanique « entreprit » papa, et le décida à remplacer la limousine (faite plutôt pour un musée..., même à cette époque) par une de Dion-Bouton Torpédo. Donc, une voiture découverte... avec une capote pour la pluie bien sûr. Papa accéda à son désir... malgré les réticences de Maman... qui se résigna !

Pour les besoins de la maison, il y avait toujours une jument qu'on attelait à la carriole. C'était Martin, le jardinier, l'homme à tout faire qui avait la main sur la jument. Sa femme Octavie venait à la journée, à la maison comme cuisinière, et toujours notre fidèle Marie Faure, femme de chambre, et en dessous d'elle, Elia, qui faisait le service de table ; celle-ci avait aussi de grandes et diverses qualités, elle cousait, brodait, tant et si bien que pour moi, et ma sœur Denise, elle confectionna la lingerie, de nos « dessous » pour notre trousseau de mariage. Elle resta une dizaine d'années, et se maria avec un propriétaire, de vignes, bien sûr, près de Moulis.

Nous voici donc en 1920. Peu à peu, j'en arrive au moment où Denise et moi - et Henry - étions les hôtes permanents à Belgrave. Denise et moi, nous poursuivons notre éducation littéraire, cours particuliers à Pauillac - et Bordeaux - chaque lundi nous allions à Bordeaux, par le train. Nous lisions énormément... et puis, dans les années qui suivirent, nous avons fait l'élevage de lapins... ce qui nous donnait un peu d'argent de poche. J'aimais aussi les travaux à l'aiguille, le tricot, également. Le temps passait... plutôt lentement... Henry avait fait acheter un « phonographe », il achetait les disques... de danse, car il me donnait des leçons de danse ! Je me rappelle qu'un jour il me dit : « Caroline » (il aimait m'appeler ainsi... .) tu es souple comme un verre de lampe ... ! J'ai bien ri. Et oui, on s'éclairait avec des lampes à pétrole. (est-ce pour cela que j'ai toujours aimé les lumières douces ?). Il faut que vous

sachiez que maman voulait que nous sachions faire le ménage... nous faisions celui de notre chambre. Denise et moi occupions la même chambre - à l'angle de la maison alloues, au-dessus de la cuisine. Il y avait à côté un cabinet de toilette avec une baignoire. Je me rappelle qu'au mois de mai, quand les nuits devenaient chaudes, j'entendais un rossignol qui chantait la nuit, niché dans le bosquet, en face de la cuisine, c'était une merveille ! J'aimais passionnément cette saison où la nature explose, et tout devient un enchantement...

C'est à peu près à cette époque que beaucoup de choses changèrent dans notre voisinage. Le Comte Lahens avait vendu Larose-Perganson au Baron de Commaille. Il y avait deux filles très proches de mon âge. Monsieur Desmon vendit Trintaudon... et puis, ce qui marqua énormément c'est la décision de Monsieur de Mucy-Louys, de vendre Lagrange !... Mon père était son ami, aussi il partagea de près les projets de Monsieur Louys. En fin de compte, il porta son choix sur le pavillon de chasse de « La Guigne », situé dans la forêt de pins près du lac d'Hourtin, on débaptisa cette maison.. qui fut appelée « les yeuses ».

J'y allais souvent faire des séjours, pour retrouver Cilette..... Nous faisions beaucoup de bateau sur le lac... à la rame. Nous jouions du piano... chantions des opéras... notamment « Manon ». La forêt, avec nos promenades, n'avait plus de secrets pour nous..... C'est nous qui échangions nos confidences.... La fidèle amie survivante était Madame Tandonnet, à Bariteau (près de Saint Laurent) dont les petits enfants Brousse furent parmi les meilleurs de nos amis d'enfance. Des liens sont toujours restés, serrés entre nous. Il faut que j'évoque aussi la présence « au Chalet » avant Bariteau - de Monsieur et Madame Bergeron - . Monsieur Bergeron était le gérant du Château Latour-Carnet, proche de Belgrave. Ils n'avaient pas d'enfants, aussi, peut-être est-ce pour cela qu'ils nous entouraient (surtout mes sœurs aînées) d'une réelle affection.

A la fin de l'année 1921, le 8 décembre exactement, arriva un événement qui va apporter dans le déroulement de notre vie (pour Denise et moi) un intérêt inattendu...

Tour commença à un dîner, ce 8 décembre, au Mouva, à Queyrac (dans le Bas-Médoc).... Il faut d'abord que je dise que Château du Mouva, depuis le début du siècle était la propriété d'un frère de mon père, François, qui est mort en 1905, laissant sa femme avec quatre enfants. Le temps passa, et c'est Geneviève qui s'attacha de plus en plus à cette terre, du Bas-Médoc : grandes prairies bordées de haies de Tamaris. On y faisait l'élevage du bétail, ainsi que des chevaux. Geneviève eut la passion de ces espaces balayés par le vent (on est déjà près de l'océan, et de l'estuaire de la Gironde). Elle montait à cheval et sa personnalité était très appréciée et « respectée » par ses voisins (je pense à Jean Alphand, habitant à la Grande Canau..)

C'est une cousine que j'ai beaucoup aimée...

Souvenirs de Jane Alibert BOISSARIE dite Nénette
FIN

HENRI ALIBERT (1897-1937)

Né à Pauillac le 30 octobre 1897, Henri était le seul fils et troisième enfant de Marcel et Madeleine. Ses parents achetèrent le Château Belgrave l'année suivant sa naissance et c'est donc là qu'il vécut son enfance. Il commença sans doute ses études à la « communale » de Saint Laurent de Médoc mais à dix ans il fut mis en pension à St Jean de Bazas. L'année suivante, il rentra à l'Ecole de Guyenne, à Blanquefort dont le frère d'une amie de sa mère était sous-directeur. Cette école avait été créée par un ancien professeur de l'Ecole des Roches et s'inspirait comme elle des principes d'éducation britanniques. Elle faisait une large place aux sports. Mais elle dut fermer faute d'argent en 1910, et Henri rentra à Grand-Lebrun à Bordeaux (Ecole des Maristes concurrente de Tivoli, celle des jésuites, pour éduquer les fils de la bourgeoisie bordelaise. François Mauriac l'illustre.)

. En 1914, la guerre entraîna la réquisition de Grand-Lebrun et Henri entra à l'Ecole des Frères, rue de Lachassaigne à Bordeaux.. Après un bref sursis pour passer le premier Baccalauréat, Henri s'engagea le 15 juillet 1915 comme volontaire dans le 15^e Dragons, recommandé par le sous-lieutenant de réserve Jean de Montbron. Il n'avait pas encore 18 ans, et comme tout bon patriote il a versé son or à l'état: il avait 80Frs.

HENRI PILOTE DE GUERRE (Sommaire)

Henri était bon cavalier, mais plus encore mécanicien: il démontait et remontait les montres et le moteur de l'automobile paternelle. Dès 1910, son père l'avait emmené avec ses sœurs voir des aviateurs à Mérignac. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait demandé à servir dans l'aviation, et, le 1 septembre 1917, il est entré comme élève pilote à l'Ecole d'Aviation de Longvic à Dijon (Ville où se trouve actuellement la Base aérienne Guynemer). Le 20 octobre il y participa à une prise d'armes en l'honneur du Capitaine Guynemer. Il obtint son brevet le 8 novembre, avec 30 heures de vol, 19 atterrissages en double, et 63 en solo. Le 16 décembre, il entra à l'Ecole d'aviation de Pau et suivit un stage de perfectionnement sur « Nieuport ». Le 6 avril 1918, il participa à sa première patrouille. Le 12 septembre, il capota au cours d'un atterrissage en campagne à Bologne, près de Chaumont. Peut-être, cela a été du à la grippe espagnole dont il souffrit plus que de blessures: sa mère et sa sœur Simone furent appelées à l'hôpital d'où elles le ramenèrent à Belgrave pour deux mois de convalescence qui s'achevèrent le surlendemain de l'Armistice du 11 novembre 1918.

Il fut cité à l'ordre de l'Aéronautique le 30 janvier 1919 pour huit mois de combat. Son dernier vol eut lieu le 21 août 1919 dans l'escadrille SPA 67, dite des « Cigognes » illustrée par Guynemer. Il avait accompli 142 heures de vol. Henri s'installa à Pau (Pau devint un centre international grâce à Wellington après 1815, eut le premier golf en France et des équipages anglais de chasse à courre. Pau a eu la première école de pilotes en 1908 avec les Wright, puis une autre avec Blériot. 300 pilotes par mois furent formés à Pau durant la guerre dont

Guynemer. Pau a été ensuite la base de l'aviation militaire.) où il avait été en stage de pilote et y créa une compagnie d'autocars. En 1924, son père voyant qu'il ne prendrait pas sa suite en Médoc, entreprit de vendre ses propriétés pour se retirer à Bordeaux.

MARIAGE ET DISPARITION (Sommaire)

Henri se maria le 4 juin 1932 à Bordeaux avec Magritt Ebessen, qui était norvégienne. Le Dimanche 5 décembre 1937, il partit de Pau pour Gourette et chaussa ses skis bien que le temps soit avalancheux. Il monta sur la route d'Aubisque et croisa des camarades qui rentraient par crainte d'avalanches. Il leur dit qu'il allait revenir bientôt. Mais peu après qu'il ait fait demi-tour, il fut pris par une avalanche. L'alerte fut très rapide et les recherches aussi car un skieur l'avait vu disparaître, mais il fallut attendre le Printemps pour le retrouver. Entre temps, son ami Cordier, ses beaux-frères, Jean Imberti et Jacques Boissarie participèrent en vain à de nombreuses recherches. Au Printemps, un moniteur descendant d'Aubisque qui s'était arrêté avec ses élèves, vit entre ses skis une main au fond d'un trou. Il partit chercher du renfort et le corps d'Henri fut dégagé. Henri était un homme moderne, sportif, gai, charmant. Il venait rarement à Bordeaux, s'était mal marié tard, n'eut pas d'enfant, et avait un métier bien différent de celui de ses parents: est-ce la guerre qui l'avait marqué?

(Selon une lettre de M. Alibert. du 22/10/1935: "A diverses reprises Margit a manifesté une résolution de rupture, mais elle s'est bien gardée jusqu'ici de la réaliser, bien que personne ne l'en ait dissuadée. Ayant pu l'étudier de près durant les trois semaines de notre vie commune, j'ai acquis la conviction qu'elle est le seul élément dissolvant du ménage et qu'Henry n'avait absolument rien à se reprocher, ayant fait toutes les concessions possibles sans arriver à la satisfaire...")

DENISE ALIBERT IMBERTI

DERNIER VOYAGE PAR AMIE SMITH CHABRIER.

En juillet 1934, ma sœur Denise et moi finissions l'année scolaire au Cours St. Seurin de Bordeaux. Nous devions rentrer aux Etats-Unis retrouver notre famille, et puisque nous étions trop jeunes pour voyager seules par bateau, (j'avais 12 ans et Denise presque 10), notre tante Denise fut invitée à nous accompagner. Ce voyage lui serait bénéfique, pensait-on, car, à l'âge de 26 ans, elle avait eu une phlébite après la naissance d'un troisième enfant (*Mariella, née le 29 avril 1933. Voir la lettre de Madeleine à Jane du 19/7/33 en annexe.*) .Un changement d'air, et une visite à

sa sœur Simone ne pourraient que lui faire grand bien.

En effet, alors qu'au départ, elle était bien pâle, elle reprit bonne mine durant la traversée, fortifiée par l'air marin, et stimulée par l'ambiance agréable du paquebot. Nous étions toutes les trois enthousiastes et joyeuses à notre arrivée au port où nos parents nous accueillirent. Pendant quelques jours, tante Denise découvrit New-York, fut émerveillée par les gratte-ciel, les grands magasins, les ponts majestueux, et ce Nouveau Monde. Nous partagions la même chambre dans l'appartement, et tout allait à merveille, mais, à deux reprises, tante Denise nous réveilla par de grands cris qu'elle poussait dans des cauchemars dont nous ne sommes jamais la cause. Était-ce une prémonition?

Après quelques jours nous partîmes en voiture pour Norfolk, dans le Connecticut, où nous passions les vacances d'été, dans notre maison de campagne. Pour présenter leur visiteuse à leurs amis, mes parents organisèrent une fête. Le dîner fut suivi d'un bal par une belle nuit d'été. Le jardin illuminé avec des lanternes japonaises, était féerique. Tante Denise fit la conquête de tous les invités : elle était petite, brune, avec des yeux profonds et vifs et portait une robe blanche dont le décolleté était brodé d'un fil d'or qu'elle avait achetée à New-York, qui lui allait à merveille et elle rayonnait de bonheur.

Le lendemain dimanche, après la messe, nous partîmes en pique-nique, comme d'habitude, sur les bords du lac Doolittle, dans le chalet rustique de notre cousine, Virginia Smith. Au cours de l'après-midi, tante Denise et un jeune homme nommé Constantin, partirent en canoë faire une promenade sur le lac. Ils s'aventurèrent au large, que l'on apercevait du chalet situé à l'abri du vent dans une partie étroite du lac. Nous pouvions voir qu'au large, le vent soulevait des vagues, mais il ne fut bientôt plus possible de distinguer le canoë. Le temps passa, et, ne les voyant pas revenir, l'on commença à s'inquiéter, les enfants rentrèrent à Norfolk et les adultes partirent à la recherche des disparus. Les recherches durèrent toute la nuit, avec des voisins et les

pompiers. Les bois environnants furent fouillés en tous sens, en espérant qu'ils s'y étaient égarés et qu'on les y retrouverait sains et saufs. Au matin nos pires craintes se réalisèrent lorsque le corps de tante Denise fut retrouvé, flottant au bord du lac. Celui de Constantin avait coulé et ne fut retrouvé que quelques mois plus tard, au fond du lac.

Le choc de cette tragédie marqua la famille pour toujours. Maman prévint la famille et partit pour Bordeaux accompagner le cercueil. Avant de quitter Norfolk, le corps fut exposé dans le salon où le prêtre du village vint prier avec nous dans l'intimité. Je me souviendrais toujours de la beauté et la sérénité du visage de tante Denise, reposant dans sa robe blanche et or, comme un ange au paradis.

Denise pouvait accompagner ses nièces, car sa belle-mère était à Soulac avec Jean et les enfants, à proximité des Alibert. Les suites de la phlébite de Denise ne pouvaient alors être évaluées par les médecins, comme de nos jours, et, il est probable que la guérison n'était pas complète. En outre, la fatigue de la soirée du samedi et le temps froid de ce 5 août ont causé une crise cardiaque, et elle est tombée à l'eau. Le canoë avait été repéré vide par Marcel en fin d'après-midi, et une serviette se trouvait dans le fonds. L'autopsie qui a été pratiquée a montré qu'il n'y avait pas eu noyade, les poumons ne contenant pas d'eau.

Denise nageait mal, mais était aventureuse, et avait fait du canoë sur la Garonne, où elle avait même attrapé des coups de soleil si intenses que les brûlures avaient nécessité qu'elle reste plusieurs jours dans un lit mécanique. Malgré le vent froid, elle a voulu faire un tour, et, Constantin était un compagnon très sûr : C'était un sportif, un brillant jeune homme d'affaires et un fils modèle. En partant faire un tour, il avait exclu de se baigner par ce vent froid. Lorsque Denise tomba à l'eau, il dut plonger pour la sauver, et avoir une congestion.

Mes parents étaient chez Marcelle à St. Pée d'Ardets dans les Pyrénées. Henry était venu déjeuner Dimanche, et c'est lui qui revint le mardi 7 mars pour leur annoncer ce drame.

FIN